
Kurt
Steiner
La chaîne
de feu
Le Masque
Fantastique

LA CHAÎNE DE FEU

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

KURT STEINER

LA CHAÎNE DE FEU

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARIGNAN, 17

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Un Bourbon… commanda Greg, l'air maussade.

Le barman jeta un coup d'œil interrogateur à la caissière. Gras et lourd, il avait fait, de la lèvre supérieure, une grimace qui avait accentué sa ressemblance naturelle avec un cheval de trait. La caissière posa ses yeux noirs aux paupières flétries sur Gregory Crane.

— Non, dit-elle sèchement. Greg, ton ardoise s'allonge, et tu n'as pas l'air de te renflouer.

— Écoute, Bessie, fit Greg en penchant en avant sa tête haut perchée, Bill m'aurait servi. Fais comme si…

— Je ne ferai rien, déclara Bessie. Banque d'abord.

Greg serra les lèvres, qu'il avait déjà minces. Son visage prit un air de méchanceté :

— Un de ces jours, dit-il du coin de la bouche, tu auras des ennuis, Bessie. Fais-moi confiance.

Bessie l'examina :

— Encore une menace comme celle-là, et je parle de toi aux flics, dit-elle avec froideur. Tu ne serais pas le premier qui se serait cassé les dents sur la vieille Bessie. Tout Chicago est au courant. Maintenant, taille-toi ou je te fais vider par Bill.

Greg releva le bord de son feutre gris et hésita un instant.

— Je les mets, dit-il enfin sans bouger.

Il fixa le barman :

— Quant à toi, gros lard, si tu veux me faire décarrer plus vite, sors de ton comptoir. Je te ferai bouffer ta propre graisse jusqu'à ce que tu crèves empoisonné.

Bill resta immobile. La réputation de Greg n'était plus à faire, et si on ne devait pas avoir l'air trop mou devant lui, il était déconseillé de prendre le taureau par les cornes, sinon les choses s'envenimaient.

Greg haussa les épaules et regarda autour de lui. Un homme élégant, à l'autre bout du comptoir, détourna rapidement les yeux et s'absorba dans la contemplation de son dry.

— Toi aussi, dit Greg rageusement en s'adressant à lui. N'essaie pas de

faire le malin, ou tu passes à travers la vitrine.

L'homme ne répondit rien. Il aurait pu déclarer sans mentir qu'il ne cherchait pas à « faire le malin »… mais cette protestation eût été mal interprétée par Greg. Il le devinait.

Finalement, Gregory se borna à donner un coup de pied dans le comptoir et sortit. Par miracle, les vitres de la porte ne tombèrent pas sur le sol lorsqu'il la referma.

*
* *

Dans la rue, Greg s'orienta. Il avait un urgent besoin de whisky, pour oublier que tout allait mal. Depuis près d'un mois, il n'avait pas soulevé la moindre affaire. Calme plat partout. Les flics devaient se tourner les pouces.

Greg possédait une réputation de dur, mais peu de gens savaient à quel point il l'était en réalité : sa profession consistait à supprimer, contre espèces sonnantes, certaines personnes qui en gênaient d'autres. Et, depuis un mois, pas de « contrat » en vue. Oh, bien sûr, il pouvait toujours prendre contact avec le « syndicat »… Mais ces gars-là étaient aussi mauvais que lui, et leur part semblait à Greg beaucoup trop grande pour leur rôle d'intermédiaires.

— Hy ! Greg… ! dit une voix derrière lui.

Il se retourna d'une pièce, la main dans la poche de sa veste.

— Ne vous affolez pas…, fit d'une voix douce un petit homme planté au milieu du trottoir.

Greg ne répondit pas. L'enseigne au néon du bar dont il venait de sortir – le *Navajo* – éclairait d'une curieuse lumière verte le visage du petit homme. Mais plus bizarre encore était la tête velue qui émergeait du revers de son pardessus, au niveau du premier bouton. La tête d'un petit singe aux yeux fixes.

*
* *

— Qu'est-ce que vous voulez ? ronchonna enfin Greg, qui ne pouvait détacher son regard des yeux du singe.

L'homme s'approcha de lui et lui frappa sur l'épaule. Il portait une fine moustache noire qui soulignait son nez droit et fin et pas un cheveu ne dépassait de son chapeau à bords roulés.

— Un Européen… pensa Greg en reculant d'un pas.

Il l'examina froidement de la tête aux pieds. Comment ce tordu avait-il le culot de lui frapper sur l'épaule ?

— Quelqu'un m'a dit où je pourrais vous trouver, lui confia l'étranger. J'ai quelque chose pour vous.

Greg, méfiant, continua de l'examiner sans mot dire.

— Ne restons pas ici, conseilla le petit homme. Venez prendre un verre.

Greg imagina le goût du Bourbon.

— Vous vous trimbalez dans les bars avec ça ? fit-il d'une voix rogue en désignant le singe, dont la tête s'agitait à présent sur la poitrine de son maître.

— Je m'en sépare rarement, déclara l'étranger. Vous aurez sans doute l'occasion d'apprécier ses vertus.

« Apprécier ses vertus… ! » se répéta Greg. Comment pouvait-on parler de cette manière ? Il scruta la physionomie de l'homme, sur laquelle semblait errer un vague sourire ironique.
— Ça va, dit Greg. Allons-y toujours…

*
*   *

Du haut de sa caisse, Bessie enveloppa les arrivants d'un regard appréciateur et glissa au barman :
— Greg est un gars débrouillard…
À quoi Bill répondit dans un souffle :
— … ou il a du pot…
Gregory s'appuya contre le bar en examinant la figure de Bill avec dégoût. Mais le barman ne s'en apercevait pas. Il avait suivi la direction des yeux de Bessie et souriait stupidement à la vue du singe.
— Vous avez laissé votre lion à la porte ? demanda-t-il pour rompre la glace.
Le propriétaire du singe extirpa la bête de son pardessus, et elle se jucha sur son épaule. Là, d'un geste rapide, elle saisit sur le comptoir un œuf dur dont elle brisa la coquille. Bill eut à peine le temps de faire « oh ! » : l'animal croquait l'œuf en déposant proprement les fragments de coquille entre deux cendriers vides.
— Non, expliqua l'étranger. Je ne possède pas de lion.
Débordé, Bill se demanda s'il fallait admirer la dextérité du singe ou s'apitoyer devant l'imbécillité de ce client sans humour.
— Je vois… dit-il.
— Non, enchaîna Greg. Tu ne vois rien. Tais-toi, et sers-nous deux doubles Bourbons…
— Permettez, coupa l'étranger. Je prendrai un cognac.
— Français ? dit Greg étonné.
Il imaginait toujours les Français comme des bonshommes basanés à la parole volubile, généralement peintres ou cuisiniers – des types qui faisaient chauffer la gnaule dans leurs verres au lieu de mettre de la glace dedans. Des sauvages.
— Français de souche, précisa l'autre. Mon nom est d'Espart. « D » apostrophe.
— Ah oui ! grogna le tueur, qui ne voyait pas de différence entre Despart et d'Espart.
Il allongea la main vers son Bourbon et en avala une lampée avec satisfaction. Mais le singe entra dans son champ visuel, ce qui gâcha son plaisir : la bête le fixait d'un regard parfaitement humain.
— Quelle saleté ! dit-il.
— Quoi ? gronda Bill. Qu'est-ce qu'il a, mon Bourbon ?
— Je ne parle pas de ton Bourbon, dit Greg, écœuré. Je parle de ce petit bonhomme poilu. Il va me donner des cauchemars.
D'Espart eut un sourire rentré.
— Pensez-vous ! dit-il en levant son verre.

*
*   *

On avait effacé l'ardoise et Greg avait vidé trois doubles whiskies. Il

marchait à présent aux côtés de l'Européen en songeant que ce type était étranger « de souche », comme tous les Américains.

— Voilà, dit d'Espart, comme ils approchaient d'un building tarabiscoté… Il y a deux mille dollars à gagner.

— Hon… fit Greg sans s'émouvoir.

Le type était dans la course : la somme qu'il proposait semblait de l'ordre de grandeur normal pour un contrat. Beaucoup plus qu'en passant par le syndicat…

— Seizième étage, porte 346. Un nommé Marlowe. Dites que c'est moi qui vous envoie.

— Envoyez la couleur aussi, répondit Greg.

— Moitié avant, moitié après, quand j'aurai la preuve que le travail a été exécuté.

— Donnez tout de suite le rancard.

— Dans trois jours à la même heure, au *Navajo,* précisa d'Espart en tirant de la poche de son pardessus un rouleau de billets.

Il y avait un moment que Greg se demandait pour quelle raison il ne s'appropriait pas tout simplement le portefeuille de d'Espart, au lieu de se lancer dans cette salade pour une somme sans doute inférieure. Eh bien non : la somme serait double. D'Espart ne portait sûrement pas sur lui plus de mille dollars. C'était déjà un gros paquet. Et puis Greg aurait dérogé avec répugnance à ses habitudes professionnelles : on le payait pour tuer ; il n'était pas l'une de ces crapules minables qui descendaient n'importe qui dans la rue, sans savoir ce qu'on pouvait trouver sur le cadavre, et au risque de se faire épingler dans la même minute. Non, on ne pouvait pas tomber au rang d'assassin quand on était tueur.

Il saisit le rouleau de billets et les compta posément sous un lampadaire.

— C'est O.K., dit-il.

— Je ne vais pas plus loin, ponctua d'Espart. Si vous désirez recevoir l'autre moitié, vous savez ce qui vous reste à faire. *So long.*

D'Espart s'en alla sans se retourner, avec un bizarre gémissement. Greg eut un frisson désagréable, haussa les épaules :

« Sa saloperie de singe qui se met à gueuler… » pensa-t-il.

Il se dirigea sans se hâter vers le building que d'Espart lui avait indiqué.

*
*   *

Le portail était solidement fermé. Allait-il attendre le lendemain matin ? Onze heures n'avaient pas encore sonné. Un bouton d'appel, sur le mur, s'ornait d'un écriteau : « Portier ». Il ne s'agissait pas là de cette sorte d'habitations de petit modèle, où l'on se fait ouvrir la porte en appelant du dehors la personne à qui l'on rend visite, en appuyant sur une sonnette choisie au milieu d'un rang vertical.

« Au fond, songea Greg, je me fous du portier. Il me *reconnaîtrait,* bien sûr, mais il ne sera pas sur ses jambes demain matin pour le raconter : je lui offrirai un aller simple en sortant… »

Il posa un doigt sur le bouton d'appel. Aucun son ne traversa les murs de béton ni la double porte de fer et de verre, mais le hall s'éclaira d'une lumière douce. Bientôt, un vieil homme apparut en boitillant et fit jouer un dispositif électrique intérieur.

Quand la porte s'ouvrit, Greg constata que le gardien portait ostensiblement au côté un étui garni d'un revolver. Il eut un rire intérieur.

— Mr. Marlowe, c'est bien le 346 ?
Le portier l'examina d'un œil inquisiteur.
— Vous avez rendez-vous avec Mr. Marlowe à une heure pareille ? dit-il d'une voix rêche.
— Et c'est au seizième étage, non ? poursuivit Greg sans tenir compte de la réponse.
Le gardien fit un pas sur le côté et se pencha en avant :
— Je vous ai demandé si vous aviez rendez-vous avec lui ? répéta-t-il, caverneux.
Greg sourit :
— Bien sûr que oui ! dit-il avec entrain. Est-ce que je serais là ?
Le portier ne cherchait visiblement pas à vérifier. Il lui suffisait d'entendre cette déclaration.
— Ça va, admit-il. Vous pouvez monter.
— À tout à l'heure, papa, fit Greg, bon enfant.
Il disparut dans l'ascenseur qui s'éleva sans bruit vers les sommets.

*
*   *

Greg trouva la porte 346 au milieu d'un long couloir et sonna sans hésiter. Personne ne répondit. Il sonna une seconde fois et attendit.
À la fin, un bruit de pas traînants se fit entendre, et une voix d'homme s'éleva derrière le panneau :
— Qui est-ce ?
— Je viens de la part de d'Espart, dit Greg entre haut et bas.
Un bruit de verrous, puis de serrures résonna. Greg inspecta rapidement le corridor pour s'assurer que personne ne guettait. Mais tout demeurait silencieux et désert. La porte s'ouvrit.
Sur le décor d'un luxueux living-room, éclairé par des appliques murales, se dressa un homme de haute taille.
— Mr. Marlowe ? fit Greg en avançant d'un pas pour se mettre hors de vue de tout nouvel arrivant.
— Lui-même, répondit l'homme en s'effaçant pour le laisser passer. Je suppose que vous êtes Gregory Crane ?
Greg eut un haut-le-corps. Pourquoi cet imbécile de d'Espart avait-il révélé son nom à Marlowe ? Si l'autre avait déjà parlé autour de lui d'un entretien éventuel…
— Ouais… acquiesça Greg.
De toute façon, puisque Marlowe allait mourir, il pouvait connaître son meurtrier. Il n'irait pas donner son signalement, non plus que le portier, qui bientôt mangerait le pop-corn par la racine… Greg mit la main dans la poche de sa veste, dans l'intention de tirer à travers le tissu. Il détestait le harnachement ridicule qui permettait de porter un revolver sous l'aisselle gauche : chaque fois qu'il l'avait utilisé, il n'en avait retiré que des désagréments.
Mais la vision d'un petit bar bien garni le porta à différer son geste. Il avait tout son temps. Il s'approcha du bar et chercha une bouteille de Bourbon. Il ne trouva que du Scotch.
— Tant pis… dit-il à haute voix en versant l'alcool dans deux verres.
— Mr. d'Espart m'avait prévenu que vous aviez des façons plutôt cavalières, dit Marlowe. Aussi, faites donc comme chez vous.
— C'est ça même, grogna le tueur en reposant son propre verre à moitié

vide et en tendant l'autre à Marlowe, qui s'en saisit.

— Venons-en à notre affaire, dit Marlowe. D'Espart, qui est de Salem, comme vous le savez…

— Naturellement… dit Greg qui n'en savait rien.

— … D'Espart m'a indiqué un hôtel à très bas prix dans cette ville, dont je suis disposé à me rendre acquéreur. Il semblait certain que vous accepteriez de le gérer, moyennant un pourcentage raisonnable sur le revenu brut.

— Bien sûr, affirma Greg en plongeant à nouveau la main dans sa poche.

— Mettons donc tout de suite la question au clair… commença Marlowe.

— D'accord, dit Greg.

Il tira à travers sa poche.

*

*   *

Greg considéra pensivement le cadavre immobile. Le silencieux adapté à son 32 avait transformé la détonation en un bruit de bouchon de champagne et avait limité les dégâts causés à son costume. Pas de brûlure. Simplement un petit trou.

Il saisit son verre et le remplit à nouveau. Il ne restait qu'un seul cube de glace, à moitié fondu.

— Je me demande pourquoi d'Espart m'a fait descendre ce type… songeait Greg en buvant son scotch. Et surtout comment il a été assez bien rancardé pour venir tout droit où j'étais et me reconnaître *de dos.* Est-ce qu'il m'avait déjà vu sans que je le sache ?

Il posa son verre et prit son mouchoir, avec lequel il fit disparaître ses empreintes digitales partout où il avait posé les mains.

— Bon, murmura-t-il. Je n'ai pas besoin de moisir ici plus longtemps.

Comme il enjambait le cadavre, il entendit dans la rue les sirènes de plusieurs voitures de police.

Sur-le-champ, Greg devint comme un fauve menacé. D'un bond, il fut à la porte, qu'il ouvrit. Il se rejeta en arrière : immobile, au milieu du couloir, d'Espart l'enveloppait d'un regard narquois.

CHAPITRE II

Le Français s'avança lentement vers lui :

— Inutile de vous hâter, mon cher ami… dit-il d'une voix feutrée. Les policiers sont déjà dans l'immeuble. Vous entendez l'ascenseur qui monte ?

En même temps, quelque chose fila entre les pieds de Greg et le déséquilibra. D'Espart en profita pour saisir le bras du tueur et lui enlever son revolver. Greg n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait : il avait eu l'impression qu'on lui avait serré le poignet dans une tenaille. Il resta ahuri, à demi plié en avant, tandis que d'Espart entrait et refermait la porte au verrou.

— À quoi ça rime… ? souffla-t-il, rageusement. Nous voilà dans le même bain, maintenant !

Il tenta de donner un coup de pied au singe qui l'avait déséquilibré, mais la bête l'esquiva et se jucha d'un bond sur un meuble, où elle s'empara des fruits disposés dans une corbeille et se mit à les lancer à travers la pièce. Greg se prit la tête à deux mains.

— Pauvre Mr. Marlowe ! dit d'Espart sur un ton apitoyé, en retournant le cadavre du pied. Il ne vous avait pourtant rien fait !

Une secousse lointaine. L'ascenseur venait de stopper au palier du seizième étage.

— J'ai téléphoné moi-même à la police du district, déclara doucement d'Espart. Je ne pouvais pas laisser courir plus longtemps un gibier comme vous.

Il sourit et répéta :

— C'est le mot… un excellent gibier.

Greg s'approchait lentement. Un déclic résonna, et un long couteau à cran d'arrêt apparut dans sa main.

— En tout cas, siffla Gregory, tu partiras avant moi, mon petit père.

Il se lança en avant.

*

*   *

Une détonation sourde. Le couteau avait volé à l'autre bout du living.

— Je tire toujours très juste, remarqua avec satisfaction d'Espart, le revolver fumant à la main.

Greg se tenait le poignet.

— Écoutez, reprit d'Espart, j'ai naturellement un moyen de sortir d'ici… mais seul. En fait, il y a un autre cadavre dans l'appartement 215. C'est le numéro que j'ai indiqué à la police, ce qui me laisse tout le temps nécessaire pour quitter ce bâtiment trop fréquenté.

— Imbécile ! cria Greg hors de lui. Vous allez vous envoler par une fenêtre ?

— Presque. Figurez-vous que l'échelle d'incendie est facile à atteindre, qu'on peut passer de cette échelle sur celle du building voisin et de là

descendre tranquillement dans la rue au-delà du cordon de police.

— Si vous pouvez le faire, je le peux aussi, non ? dit Greg avec précipitation.

Son calme commençait à l'abandonner.

— Non, précisément, déclara d'Espart d'un air désolé. Parce que je vous en empêcherai. Au besoin en vous brisant une jambe d'une balle.

— Alors, quoi ? fit Greg, déconcerté. Qu'est-ce que vous voulez exactement ?

Des pas ébranlaient le couloir. Des ordres retentirent. On sonna loin à des portes. Le singe qui n'avait plus de projectiles à sa disposition se mit à écouter religieusement, les oreilles dressées.

— Ce que je veux ?

Son visage s'était légèrement transformé. Il semblait à présent attendre avec impatience quelque chose qu'il avait souhaité depuis longtemps. Une flamme glacée dansait dans ses yeux. Greg le regarda avec effroi : il s'était mis entre les pattes d'un fou furieux.

— Je veux que vous choisissiez entre deux solutions. Ou bien vous restez ici, où la police viendra vous cueillir dans quelques minutes, ou bien vous acceptez de…

Il marqua un temps d'arrêt.

— … ou bien, poursuivit-il, vous acceptez de vous incarner dans le corps de mon singe.

Gregory resta d'abord ahuri, puis il se rua sur une statuette de bronze dont il s'empara. Le revolver cracha encore une fois et la statuette s'envola. Greg se maudit d'avoir perdu de précieuses minutes à écouter un cintré, oubliant qu'il y avait été contraint. Il se lança vers la porte. Une nouvelle balle le jeta à terre, gémissant. Il pensa qu'il avait effectivement un os brisé.

— Vous avez gagné, dit froidement d'Espart. C'est oui ou c'est non ?

— Allez au diable ! geignit Greg.

D'Espart éclata d'un rire discordant, soudain, comme un éclair, et se tut aussitôt.

— *J'en viens…* dit-il sèchement.

*

*   *

Les sonnettes retentissaient plus proches. On entendit parlementer dans le corridor :

— Nous regrettons. Un meurtre a été commis et le coupable n'est pas sorti de l'immeuble : le gardien nous l'a affirmé. Son signalement est…

Une porte se ferma. Une autre s'ouvrit. Les paroles s'éloignèrent, revinrent.

— Oui ou non ? jeta d'Espart.

— Oui… gémit Greg, qui espérait que d'Espart l'aiderait à s'enfuir s'il ne le contrariait pas.

— Enfin ! s'écria l'étranger.

Il fit un mouvement vers le singe, qui sauta sur le sol.

Depuis que Greg avait prononcé ce « oui » qui ne semblait rimer à rien, il avait la tête lourde. Un sommeil irrésistible l'écrasait. Il vit la pièce s'agrandir d'une manière extravagante, cependant que la forme de d'Espart s'éloignait jusqu'à ne plus former qu'une tache à peine discernable. Par contre, le singe debout auprès de lui prenait les proportions d'un gorille,

puis celles de King-Kong. Il se roula sur le sol comme un bébé terrorisé.

Et d'un seul coup, il sortit de cette demi-syncope. Une horrible sensation le posséda tout entier : *il se voyait* sur le sol, inanimé. Il se voyait comme on se voit dans un miroir concave, immense, à l'échelle des meubles énormes qui l'entouraient.

La voix de d'Espart résonna, formidable :

— Entrez donc, disait le Français. J'ai tiré aux jambes. Il nous aurait échappé.

CHAPITRE III

Tout d'abord les mots passèrent à travers l'esprit de Greg sans y éveiller de résonance. Comme si on promenait un archet sur un violon dont on n'aurait pas tendu les cordes.

Puis, au milieu d'une confusion indescriptible, Greg comprit avec peine qu'on parlait de *lui*… de celui qui était couché, à quelques mètres, sur la moquette.

— Encore un macchabée ! cria un policier en voyant le corps de Marlowe.

D'Espart montra Greg inanimé.

— Je suis arrivé immédiatement après le meurtre. Cet homme est le coupable. C'est également lui qui a étranglé le locataire de l'appartement 215.

— Et vous, dit un inspecteur, qui êtes-vous ? Le complice, ou celui qui rejette son propre crime sur les autres ? Ce ne serait pas votre singe, par hasard, qui se servirait d'un revolver ?

— Tournez sept fois votre langue dans votre bouche avant de parler, lieutenant, répondit sèchement d'Espart, si vous ne désirez pas être cassé.

Il tira de sa poche une carte qu'il mit sous les yeux du policier. L'autre bafouilla, rectifia la position et fit d'une voix enrouée :

— Je… je vous demande pardon… je… j'ignorais…

*
*   *

— À présent, dit posément d'Espart, expliquons-nous. Mon grade de colonel au F.B.I. ne me dispense pas de vous fournir les éclaircissements auxquels a droit la police locale. Venez avec moi, lieutenant, pendant que l'identité judiciaire fait son office.

Ils sortirent de la pièce et se mirent à parcourir le couloir de bout en bout. Le singe passait de l'épaule droite de d'Espart à son épaule gauche, et vice versa, mais ne cherchait pas à sauter sur le sol. Il poussait, de temps à autre, un faible gémissement qui attirait le regard inquiet du lieutenant. D'Espart discourait :

— Je me suis occupé moi-même de l'affaire des disparitions à Salem. C'est cette affaire qui m'a conduit jusqu'ici et mis sur la piste d'un tueur nommé Gregory Crane. J'ai appris il y a peu de temps – je vous dirai ultérieurement par quelle filière – que ce Crane devait exécuter deux personnes dans cet immeuble, ce qui m'a permis de vous avertir par téléphone.

— En effet… murmura le lieutenant, c'est moi qui ai reçu la communication et je crois bien que je reconnais votre voix, maintenant…

— Parfait. Donc, j'ai ainsi tenté de prévenir un double meurtre. Hélas, l'homme a été plus rapide que nous, et je n'ai pu réussir qu'à empêcher sa fuite.

— Dommage, colonel, opina le lieutenant. Mais c'est important malgré tout.

— Je ne dis pas le contraire. Je suis cependant irrité contre moi-même de n'avoir pu empêcher ces deux crimes. Bien entendu, je reste à la disposition du coroner, mais dites-lui de me convoquer au plus tôt, car ma propre enquête risque de m'entraîner hors de cette ville. Si je devais attendre pour me soumettre à ce témoignage, je perdrais certainement la piste.

— Naturellement, colonel. Nous ferons diligence. Venez donc déposer dès maintenant : quand le coroner aura besoin de vous, il pourra toujours vous toucher par l'intermédiaire de Washington…

— Bonne idée. Je vous suis, lieutenant.

Dans sa poche, d'Espart enroulait autour de son doigt une cordelette fine et solide.

*
* *

Le médecin qui accompagnait les policiers avait d'abord constaté le décès de Marlowe ainsi que de l'homme étranglé, qui se nommait Henderson. Ceci fait, il se mit à fabriquer une attelle de fortune qui permettrait le transport du blessé. Durant l'opération, l'homme sortit de sa torpeur et poussa un cri. Ce cri ne recelait pas que de la souffrance. On pouvait y discerner aussi une sorte d'horreur.

— Ça va, Crane, dit un inspecteur. Tu vas nous faire pitié, si tu continues.

Le blessé resta d'abord silencieux, examinant ceux qui l'entouraient avec une expression de désespoir et d'effroi qu'on ne se serait pas attendu à trouver sur son visage coupant.

— Crane… ! répéta-t-il enfin. Naturellement… Crane…

— Naturellement. Tu l'as dit, répéta le sergent.

L'homme fit un mouvement brusque qui lui arracha un cri de douleur :

— Mais je ne suis pas Crane ! dit-il avec véhémence.

Le sergent haussa les épaules :

— On est au courant, grogna-t-il. Tu t'appelles Eisenhower.

Le blessé secoua la tête, puis resta immobile, le regard fixé sur la moquette, plongé dans une sorte de stupeur. Au bout d'un instant, il s'adressa à celui qui prenait soin de lui.

— Docteur, dit-il, je me nomme en réalité Cavendish. Que pensez-vous des…

Il se tut et se tâta le visage, du bout des doigts. L'expression horrifiée était revenue sur ses traits. Un autre gémissement lui échappa, mais il acheva :

— … des changements de personnalité ?

Il n'attendit pas la réponse et se reprit, d'une voix rapide, explosive :

— … Un changement de… de corps ?

Il semblait attendre maintenant avec anxiété.

Le médecin leva la tête vers le sergent.

— Il cherche à simuler la folie, dit-il négligemment. Mais il s'apercevra vite que les psychiatres ont plus d'un tour dans leur sac pour démasquer les simulateurs. En attendant, il faut passer sa jambe à la radio. Je ne crois pas qu'il y ait fracture, mais…

Il poursuivit un monologue personnel.

*

*   *

Dans le bureau du lieutenant, d'Espart prit congé après sa déposition. Celui qui l'avait enregistrée regarda pensivement la porte qui s'était refermée sur le témoin et resta ainsi plusieurs minutes, au bout desquelles il décrocha le téléphone et demanda la communication avec Washington. Quand il obtint les services du F.B.I, un standard le brancha sur une permanence de nuit.

— Lieutenant Gowers, dit-il, troisième district, huitième brigade, Chicago. J'ai besoin d'un renseignement urgent concernant le colonel d'Espart.

— Un instant… répondit-on au bout du fil.

On lui passa un autre bureau où il dut donner diverses précisions sur son identité. Ses réponses s'avérant satisfaisantes, on lui demanda d'attendre quelques instants.

L'attente fut longue, rompue seulement par une question :

— Et que désirez-vous savoir sur le colonel d'Espart ?

— Simplement une vérification d'identité.

Il attendit encore, puis la réponse vint :

— Aucun des départements du F.B.I. n'est dirigé par un colonel de ce nom. On vous a eu, mon vieux. Donnez-nous le signalement de l'imposteur.

Blême, le lieutenant commença de faire la description de d'Espart. Sa fureur et son humiliation étaient telles qu'il omit de mentionner l'existence d'un singe familier. Il dut demander une seconde fois la ligne pour compléter son rapport. Entre-temps, les policiers qu'il avait lancés aux trousses de d'Espart commencèrent une chasse infructueuse. L'homme semblait s'être dissous dans l'atmosphère.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le 1er novembre, vers sept heures du soir, Jack Moriarty rentra du garage où il travaillait. La nuit couvrait le village de Davon, à l'ouest des Grands Lacs, une nuit mêlée d'eau et de brouillard, où il ne faisait pas bon s'attarder.

Jack, à quarante-deux ans, n'avait pas pris une livre de graisse et il avait gardé la démarche élastique de ses jeunes années. Simplement, ses cheveux blonds sous la casquette de laine se dégarnissaient largement aux tempes. Il avait toujours soutenu qu'il fallait vivre dans le Nord pour garder la ligne : ceux du Sud se contentaient de se dorer au soleil, et ils devenaient mous et adipeux. La réalité infirmait constamment ses propos, mais cela ne le gênait en rien.

Il atteignit le petit bungalow de bois dont les fenêtres illuminées annonçaient une chaude ambiance familiale et un bon repas, un repas comme savait en préparer Ellen, sa femme. Il traversa la pelouse en prenant bien soin de marcher sur la bande de gravier qui la séparait en deux, poussa la porte et entra.

Ellen achevait de mettre le couvert. C'était une femme brune, de petite taille, mais fort jolie. Elle n'avait que trente-quatre ans, et un observateur non averti aurait pu prendre pour sa sœur la jeune fille qui se leva au moment où Moriarty entrait. Mais Ruth était leur fille. Ellen avait seize ans quand Ruth avait vu le jour. Ruth en atteignait maintenant dix-huit.

— Hy ! Dady… ! lança Ruth.

Jack embrassa sa fille.

— On s'attend à une chose, et c'est une autre qui vous attend, dit-il. Je te croyais au snack jusqu'à minuit, et au contraire, je pensais voir Vince…

Il donna un baiser à Ellen, qui expliqua :

— Elle s'est libérée. Mais ce petit garnement de Vince devrait être là.

Jack hocha la tête :

— Il traîne encore à travers Davon, avec Ralph Bentham et sa bande. Je suis surpris que leur gang n'ait pas encore eu des démêlés avec la police.

— Mais non, pa, s'écria Ruth en éclatant de rire. Ils se contentent d'appuyer sur les sonnettes, ou de lancer des missiles fabriqués avec des

boîtes de conserves… Le censeur lui-même hausse les épaules…

Un couinement s'éleva dans la pièce contiguë et lui coupa la parole. Le sourire revint sur les visages de Jack et d'Ellen.

— Walter a eu son dernier biberon ? demanda Jack.

*

*   *

Jack s'était marié à la hâte, dix-huit années auparavant, dans des conditions matérielles qui n'avaient pas favorisé l'éducation de Ruth. Au contraire, la situation de la famille s'était affermie quelques années plus tard, ce qui avait permis aux Moriarty d'envoyer Vince au collège de Davon, que dirigeait un ancien pasteur méthodiste.

Trois ans séparaient Ruth de Vince. Mais entre Vince et Walter, la distance s'allongeait : Walter venait de boucler sa première année d'existence. Celui-ci avait été fabriqué sur mesure pour grimper jusqu'à l'Université : bon technicien, Jack n'était plus sur la paille. Il allait bientôt posséder une station-service sur la route de Chicago, juste à la sortie de Davon. On mettait la dernière main aux citernes à carburant. La maison elle-même n'attendait plus que leur emménagement.

Mais Ruth s'aiguillerait sur une autre voie avant de s'être installée dans un confort plus grand : Morton Helping se chargerait d'elle, sans doute…

Jack surveillait du coin de l'œil les sorties que Ruth faisait aux côtés du pharmacien. L'idée de leur mariage éventuel ne lui déplaisait pas, mais il ne tenait pas pour autant à ce que Morton marchât sur ses traces à lui, Jack… Au fond, rien ne prouvait que, dans les mêmes circonstances, Morton à vingt-six ans se conduirait comme Jack l'avait fait à vingt-quatre.

*

*   *

Il y eut, derrière la porte d'entrée, un raclement accompagné d'une suite de petits cris. Puis, très distinctement, la voix de Vince qui poussait une exclamation stupéfaite et admirative.

Ellen regarda son mari d'un air interrogateur. Ruth ouvrit la porte.

Dans l'encadrement, un adolescent en blue-jeans et blouson fourré tournait vers eux des yeux bleus que la lumière soudaine faisaient clignoter. Un sourire de joie éclairait son visage triangulaire criblé de taches de rousseur. Il éclata de rire en entendant la triple exclamation qui résonnait dans la pièce, et s'avança lentement, caressant d'une main le petit singe à longs poils roux qui se tenait étroitement serré contre sa poitrine, les deux bras autour du cou du jeune garçon.

*

*   *

— Veux-tu me jeter ça dehors ! s'exclama Jack.

— Vince ! dit Ellen sur un ton de reproche.

Ruth garda le silence. Visiblement, elle n'était pas rassurée. Mais Vince repoussa la porte derrière lui et posa sur la table, entre deux assiettes, un paquet de livres réunis par une courroie.

— Je viens de le trouver ! cria-t-il, très excité.

Il rit aux éclats, palpa la fourrure du singe qui poussa deux ou trois cris

d'aise.

— Je voulais faire une farce… poursuivit Vince. J'avais traversé la pelouse sur la pointe des pieds et qu'est-ce que je vois devant la porte ? Une espèce de gros chat qui se tenait debout ! En moins de deux, il était sur mes épaules et s'accrochait à mon cou ! C'est formidable ! Un singe ! Et voyez comme il est doux !

— Vince, dit sévèrement Jack, tu vas me faire le plaisir de jeter ça dehors. Je te l'ai déjà dit une fois. Au mieux, je te permets d'aller jusqu'à la fourrière où ils se débrouilleront pour retrouver son cirque.

— Mais c'est fermé ! cria Vince au bord des larmes. Regarde comme il est mouillé ! On m'a appris que ces petites bêtes sont terriblement fragiles… Vous ne voudriez pas le laisser dehors par ce temps de pluie et de brouillard !

Il y eut un silence. Vince profita de ce répit pour affermir ses positions.

— J'irai moi-même demain matin, dit-il rapidement. Mais gardons-le pour cette nuit, puisqu'il n'est pas méchant !

— Qu'en sais-tu ? demanda Ruth en fronçant les sourcils.

— Et ces bêtes transportent des maladies, déclara Ellen. Walter pourrait être contaminé.

— Walter comme nous tous, appuya Jack. Qu'est-ce qui t'a pris, Vince ? Les sottises que tu commets avec Bentham ne te suffisent plus ? Il faut maintenant que tu amènes à la maison des bestioles extravagantes !

— Mais ce n'est pas extravagant, les singes ! protesta Vince. Il n'y en a pas par ici, voilà tout. Et je ne l'ai pas cherché : c'est lui qui m'a sauté au cou. Vous n'allez pas être assez sauvages pour le jeter à nouveau dehors ! Il grelotte.

Le singe poussa une sorte de gémissement et tourna vers les assistants ses yeux bruns à l'expression humaine. D'un rapide geste de l'un de ses longs bras, il saisit sur la table une tranche de pain qu'il se mit à mâcher comiquement sans perdre les autres du regard.

Hypnotisé, Jack fixait la main noire et minuscule qui tenait la tranche de pain.

— Quelle drôle de petite bête… fit Ellen.

Vince sentit qu'il allait gagner la partie, au moins provisoirement :

— Vous comprenez, dit-il, si c'était un gorille, je n'insisterais pas…

Jack sourit. Vince dissimula sa joie et prit un air sérieux.

— Je l'attache dans un coin, dit-il. Je m'en occuperai après le dîner.

Tandis qu'il desserrait la courroie enroulée autour de ses livres, Ellen jeta un coup d'œil amusé à son mari.

— Pour cette nuit seulement, dit Jack, tu m'entends bien, Vince !

— Oui, dad ! jeta Vince, accroupi sur le sol, dans un coin du living. Je m'occupe de tout, ne vous en faites pas.

— Hum… conclut Ruth. Un singe…

Ses commentaires se bornèrent là. Elle considérait l'animal d'un air perplexe.

CHAPITRE II

Comme la famille Moriarty achevait de dîner, un éclair bleuâtre illumina les vitres, bientôt suivi d'un grondement lointain. Les conversations s'arrêtèrent net et ils tournèrent tous leurs regards vers la fenêtre.

— Par saint Georges… commença lentement Jack.

Le singe poussa un gémissement étouffé.

— Ce n'est pas la saison… ponctua Ruth.

Vince se leva et alla soulever le rideau de tulle :

— Une explosion quelque part… ? dit-il, le nez contre la vitre froide.

Il fouillait les ténèbres de la rue, mais il ne vit que la pluie des diamants des gouttes d'eau autour du réverbère le plus proche. Il se retourna et ouvrait la bouche pour continuer, lorsqu'un second éclair embrasa la fenêtre. Le roulement profond qui éclata semblait beaucoup plus proche.

— Mais non… dit Ruth, c'est bien le tonnerre !

Un nouveau silence. Puis le bruit d'une galopade lointaine mêlée d'appels et d'exclamations. Vince se rua vers la porte et se glissa dehors.

— Vince ! cria Ellen.

Mais Ruth se levait à son tour et penchait la tête à l'extérieur.

— Il est parti en courant… dit-elle.

Elle fit quelques pas, et on entendit sa voix qui émergeait de l'ombre :

— Il ne pleut presque plus… disait-elle.

— Ruth ! appela Ellen. Laisse-le, il va revenir.

— Dieu ! cria la voix de Ruth, sur la route. La foudre est tombée sur le cimetière…

Au milieu des gémissements du singe, Ellen se leva

— Sur le cimetière… ! répéta-t-elle, atterrée.

Elle regarda Jack :

— Pourvu que la tombe de ta mère n'ait pas été touchée, dit-elle.

Elle se signa, tandis que le singe menait dans son coin une sarabande effroyable.

— Il faut aller voir ! déclara encore Ellen en s'approchant de la porte.

— Mais non ! coupa Jack. À quoi cela servira-t-il ?

Ellen lui jeta un coup d'œil sévère :

— Tu n'as pas honte ? demanda-t-elle.

Elle sortit après avoir décroché et jeté sur ses épaules un ample loden gris. Jack resta stupide et grommela :

— Qu'est-ce qui leur prend, tous ?

Mais il se leva et sortit en refermant la porte derrière lui. Dans le coin de la pièce, le singe cessa brusquement son remue-ménage. Il se tint immobile sur ses quatre pattes et ses yeux profondément enfoncés firent le tour des murailles. De la chambre vint le cri miaulant de Walter. Le singe fixa la porte de communication, se dressa sur ses pattes de derrière et sembla écouter attentivement.

Dans le silence revenu, il se mit à examiner la courroie qui l'attachait par la taille au pied d'un meuble.

*

*   *

À quelques centaines de mètres, une lueur rouge éclairait le sommet des arbres. Jack rejoignit Ellen, qui montra l'obscurité de la route :

— Ils sont là-bas… dit-elle dans le vent. Quelqu'un passa en courant, ralentit à leur niveau et leur cria :

— Quelque chose flambe au cimetière !

Au loin, la cloche des pompiers de Davon se mit à résonner. Jack ne put s'empêcher de penser que tout cela était idiot, invraisemblable, démentiel. Il frissonna sous sa veste d'intérieur.

Près du cimetière, un groupe de gens stationnaient. Les conversations allaient bon train.

— Mauvais signe ! dit un grand individu maigre, non loin d'Ellen. D'abord, il aurait pas dû y avoir d'éclair. C'est bizarre. Et puis, voyez ! c'est la maison du gardien…

Il montrait le petit bâtiment de bois, le long du mur du cimetière.

— C'est pas croyable ! enchaîna une femme obèse en montant sur le trottoir pour échapper à la voiture des pompiers qui arrivait avec la lourdeur d'un express.

Comme on mettait les lances en batterie, Vince apparut, se faufilant parmi les groupes.

— Il y a un autre incendie ! cria-t-il.

Et la voix de Ruth lui fit écho :

— Regardez là-bas !

On se retourna. Une autre lueur rouge montait au loin. Ellen serra le loden sur ses épaules, porta la main à son cœur et s'écria :

— Mon Dieu ! C'est dans la direction de la maison ! Et j'ai laissé Walter tout seul !

Elle se lança en avant. Jack vit sa silhouette se profiler dans le reflet de l'incendie, puis prendre la teinte pâle des réverbères. Il haussa les épaules :

— Pourquoi est-ce que ce serait chez nous ! dit-il à haute voix, croyant s'adresser à Ruth.

— C'est pas impossible, dit méchamment un petit homme coiffé d'un feutre déformé. Personne n'est à l'abri de la colère divine.

Jack le regarda en fronçant les sourcils. Il sentit dans ses muscles une envie de frapper, mais se contint. Déjà Ruth et Vince couraient là-bas sur les traces de leur mère.

Hébété, Jack Moriarty se hâta de les suivre. Il se demandait à quoi rimait ce ballet saugrenu entre deux incendies. Il n'avait pas fait trois pas quand la pluie se remit à tomber. Une pluie fine poussée par un vent plus violent qui activait les flammes et les faisait ronfler comme dans une gigantesque cheminée.

— Nous devenons tous dingues ! pensa-t-il.

Mais sa surprise incrédule se mua en horreur lorsqu'il s'aperçut que le second brasier s'élevait à la place même de sa maison.

*

*   *

Jack dut faire appel à tout son courage pour franchir les cinquante derniers mètres. Dans son esprit affolé, une consternation et une stupeur

sans bornes bloquaient toute pensée. Il parvenait à peine à constater le caractère insolite du drame.

Sur le fond rouge des flammes, des silhouettes s'agitaient. Il entendit un chœur d'exclamations et vit l'une des silhouettes se pencher prestement vers le sol et soulever un paquet informe qui hurlait. Puis d'autres exclamations. Ellen vint à sa rencontre. Elle tenait dans ses bras Walter à demi nu et parlait sans cesse d'une voix entrecoupée de sanglots et de rires.

Il fallut que Vince rejoignît sa mère pour que Jack comprît enfin. Le jeune garçon gambadait, son singe suspendu à son cou. À dix mètres, Ruth se lamentait au sujet de ses vêtements perdus dans l'incendie.

— C'est lui ! criait Vince. C'est lui qui a sauvé Walter !

Il élevait le singe à bout de bras, Jack se prit le front dans les mains tandis qu'Ellen ajoutait en berçant Walter :

— Il n'est même pas blessé, pas la moindre égratignure, pas la plus petite brûlure ! Jack, c'est Dieu qui nous a envoyé ce singe pour préserver notre enfant !

— Enfin, dit Jack en regardant le singe que Vince élevait toujours au-dessus de sa tête… enfin, il était attaché, et la porte était fermée ! Pas à clef, bien sûr, mais tout de même…

— Quand je suis arrivée, expliqua Ellen fébrilement, Walt était couché par terre au milieu de la pelouse, et le singe gambadait autour de lui en le traînant par un bras vers la rue.

— Il savait déboucler une courroie, cria Vince, et ouvrir une porte. Les singes sont des bêtes intelligentes. Et celui-ci doit être en plus un singe savant, s'il s'est échappé d'un cirque !

Jack prit Walter dans ses bras pour tenter de le faire taire. Le bébé hurla plus fort. Comme au cimetière, un groupe de voisins se formait autour de l'incendie. Cependant qu'une seconde voiture de pompiers arrivait sur les lieux et déversait sur la maison des torrents d'eau.

— Mais comment l'idée lui est-elle venue d'aller chercher Walt, et comment a-t il pu le tirer du berceau ? Ils ne sont pas plus gros l'un que l'autre… dit Jack.

— Et comment l'incendie s'est-il déclaré ? s'exclama Ruth. Tout ce que nous possédions est perdu !

— Je suis assuré, affirma Jack.

— Et si c'est le singe qui a mis le feu ? La compagnie ne paiera pas !

— Ne raisonne pas comme une idiote, Ruth. Qui pourrait soutenir raisonnablement que le singe est responsable ? Au contraire, s'il n'avait pas été là…

La pluie noya les commentaires. Il fallut songer à trouver un hôtel pour la nuit. Le sauvetage de Walter et la perspective d'emménager dans la nouvelle maison toute prête enlevaient à la catastrophe une part de son caractère dramatique.

CHAPITRE III

Quelques jours après cette étrange Toussaint, la famille Moriarty s'installait dans sa nouvelle demeure, à l'autre extrémité de Davon. Le singe, considéré comme le sauveteur de Walter, se trouvait enfin adopté. On peut aller jusqu'à dire qu'il consolidait ses positions auprès d'Ellen chaque fois que celle-ci posait son regard sur le bébé.

Renseignements pris, il s'agissait d'un singe d'origine probablement africaine, qui appartenait à une race appelée « Patas », race de singes à poils roux, à longue queue, au caractère agressif bien que les Moriarty n'eussent pas eu le moins du monde à s'en plaindre. Les animaux de cette espèce grandissaient notablement en avançant en âge, et devaient atteindre les dimensions d'un chien de taille moyenne à l'état adulte. Le sauveteur de Walt devait donc être encore jeune. Quant à sa provenance, ceux qui l'avaient recueilli s'en tenaient à leur première hypothèse : il s'était vraisemblablement échappé d'un cirque ambulant et s'était maintenu quelques jours en vie à l'aide de chapardages. Pourtant, aucun journal local ni régional n'annonçait une telle disparition : ses anciens maîtres avaient dû en faire leur deuil.

Ce qui intriguait le plus les membres de la famille, c'était non pas le passé de leur nouvel hôte, mais les circonstances qui avaient accompagné son apparition ; cet orage inhabituel en novembre, ce coup de foudre sur le cimetière, ces incendies. En ce qui concernait la destruction du cottage, les pertes avaient été réduites au minimum, car une grande partie des objets et des meubles avaient déjà pris leur place à la Station-service avant le désastre, et la compagnie d'assurances ne semblait pas devoir élever de difficultés pour le remboursement de ce qui avait été détruit.

Mais la cause du sinistre restait obscure. Certains allaient jusqu'à parler de malveillance – opinion que ni Jack ni Ellen ne partageaient, mais que Vince envisageait volontiers par goût du mystère et que Ruth admettait aisément afin de pouvoir rejeter sur quelqu'un la responsabilité des pertes vestimentaires quelle avait subies. – En tout état de cause, on pouvait s'étonner de la rapidité avec laquelle le sinistre s'était étendu, rapidité telle que, durant le bref laps de temps mis par Ellen pour revenir chez elle, toute la maison ne formait plus qu'un brasier… On pouvait s'étonner aussi de voir se déclarer un incendie dans une habitation que ses propriétaires viennent de déserter précisément pour assister à un autre…

Mais comme rien de tout cela n'appelait d'explication probable ou vraisemblable, on avait cessé de s'interroger. La compagnie d'assurances poursuivait, pour la forme, une enquête qui s'annonçait négative, d'autant plus qu'il n'était guère question d'accuser d'incendie volontaire les titulaires de la police, attendu qu'ils avaient déjà mis en lieu sûr une grande partie de leurs biens, et par conséquent n'en demandaient pas le remboursement, que la maison de bois ne valait pas grand-chose et qu'au surplus ils avaient pour elle un acquéreur éventuel.

En dehors de ces préoccupations, qui concernaient ses parents et sa

sœur, Vince avait songé à tout autre chose. Ce qui lui importait à lui, c'était de donner un nom à son protégé. Il en trouva rapidement un, qui rappelait le jour où la bête s'était manifestée pour la première fois : Vince appela son singe « All », contraction de « All Saints'Day »(1).

*

*   *

Le jeune homme fréquenta moins le petit gang de Bentham. En fait, il n'avait aspiré d'abord qu'à une chose : exhiber All et en tirer auprès de ses amis un prestige et une gloire jamais égalés. Il avait réussi en partie, mais cette victoire s'était aussitôt traduite dans la bande par une jalousie sournoise. Vince avait compris en moins d'une semaine que, s'il tenait à conserver son singe en vie, il n'avait pas avantage à le montrer. Il avait compris cela lorsque Bentham, flanqué de deux costauds, lui avaient arraché All pour maintenir de force la bestiole sous le jet d'eau d'une fontaine municipale. Depuis ce jour, il rencontrait de plus en plus rarement ses anciens camarades, et jamais il ne promenait All en ville. Il prit l'habitude de faire avec la bête de longues courses dans la campagne qui environnait Davon, les jours où il n'allait pas au collège. Il devint renfermé.

(1) *All Saints' Day* : Toussaint.

CHAPITRE IV

Personne, dans la famille Moriarty, ne se doutait de la raison profonde qui était à la base du nouveau comportement de Vince.

En fait, peu de jours après l'apparition de All, et sans que Vince rattachât le phénomène à la présence du singe à ses côtés, quelque chose de singulier avait commencé d'affecter le déroulement habituel des pensées du collégien. Une série de coupures, de failles, se produisaient, par instants, dans son esprit. Ce qu'un homme de l'art eût appelé des « absences », et qu'il eût lié à une épilepsie fruste.

Chose curieuse, ces absences n'intervenaient jamais lorsque Vince se trouvait dans le milieu familial. Elles n'apparaissaient qu'au collège, ou dans la ville, ou encore au milieu des promenades à travers la campagne. Et quand le jeune garçon en toucha un mot à ses parents, Jack sourit avec scepticisme.

— Je sais bien, lui dit-il, que dans notre pays un tas de gens rendent visite au psychiatre. Mais d'abord, ton père n'est pas businessman, et ensuite tu t'y prends un peu tôt.

— Mais, dady, avait répondu Vince, les maladies n'attendent pas qu'on soit vieux pour vous atteindre !

Dady avait haussé les épaules.

— Quand tu seras malade pour de bon, on verra à te faire soigner. Pour l'instant, prépare tes examens.

*
*   *

Vince comptait sur ses professeurs pour avertir ses parents. Déjà, plusieurs rappels à l'ordre lui avaient été adressés à l'occasion d'attitudes bizarres ou de réponses inadmissibles. Mais il était dit que les événements se développeraient plus vite que les réactions humaines…

Les absences furent bientôt remplacées par une idée tenace dont Vince, malgré son précédent échec, tenta de faire part à ses parents. Cette idée concernait l'incendie de leur ancienne habitation.

Vince se surprit de plus en plus fréquemment à observer All en se demandant si le singe n'était pas responsable du sinistre. Il commença par se moquer de ces ridicules suppositions, mais l'idée s'enracinait, devenait conviction. Ce qui l'effraya, ce fut l'incapacité où il était de la communiquer à Jack ou Ellen. Il lui fut même impossible de parler à Ruth de ces soupçons : quelque obstacle invisible et incompréhensible clouait ses paroles au bord de ses lèvres, le laissait pantois et terrifié devant la famille qui déplorait sa soudaine sottise.

Seul de nouveau avec la bestiole, Vince se retrouvait devant une certitude plus puissante, une inquiétude plus profonde.

— Comment, se disait-il, All aurait-il pu incendier la maison – l'incendier avec assez de moyens et une assez diabolique obstination pour

en faire en quelques minutes un brasier ?

Oui, il y avait là une impossibilité évidente. Évidente néanmoins pour un adulte… Vince avait, à son âge, gardé un contact sensible avec les mondes fantastiques de l'enfance, ce qui le portait à admettre plus aisément ce que personne n'eût admis.

Et puis, il ne fallait pas oublier que le singe s'était tout de même montré capable de se libérer de la courroie qui l'entravait et aussi de tirer Walter de son berceau… de l'en tirer si bien qu'il l'avait traîné jusqu'à la pelouse, le sauvant ainsi d'une mort effroyable.

À un stade plus avancé de ses réflexions, Vince entrevit le rapport entre les deux gestes, celui de l'incendiaire et celui du sauveteur : All n'avait incendié la maison que pour sauver Walter. Et s'il avait tenu à tirer le bébé d'un péril, c'était tout simplement pour qu'on lui en gardât une reconnaissance qui affermirait sa position chez les Moriarty.

Vince recula devant les vertigineuses perspectives ouvertes par cette hypothèse : si All avait agi ainsi, cela prouvait qu'il avait parfaitement compris les refus opposés par la famille à son entrée, et qu'à la suite d'un raisonnement humain, il avait élaboré un plan susceptible de les renverser. Bien que Vince fût prêt à envisager les plus folles explications, celle-ci se laissait malaisément admettre.

Pourtant, autre chose lui donnait un sens : le caractère en quelque sorte extérieur de l'idée qui avait pris possession de l'esprit de Vince… et aussi cette impossibilité de s'en débarrasser… enfin la barrière qui se dressait devant toute tentative pour la communiquer.

*
* *

Vince poursuivit durant quelques jours cette existence dominée par une préoccupation obsessionnelle. La nouvelle forme que son trouble d'esprit avait prise, entraînait sur le plan scolaire moins de conséquences que les premières – sur l'instant seulement – car cela promettait, à la longue, de réagir gravement sur son travail.

Mais, comme par un processus inéluctable, les phénomènes poursuivirent leur évolution en prenant un autre visage ; et ce visage fut pour Vince celui-là même de l'effroi.

*
* *

Avec la même nuance que celle de son obsession, cette couleur d'idée imposée du dehors, vinrent des sensations jamais connues, puissantes mais élémentaires : des parfums de feuilles et d'écorce, de terre et d'eaux dormantes qui l'assaillaient au milieu d'un cours, d'une conversation, d'une promenade. Puis des sons à la fois lointains et précis. Vince ne songea au mot « hallucination » que lorsque les images devinrent visuelles, qu'elles se surimprimèrent à la réalité pour la travestir en la dédoublant. Dans le papier du paysage ou de la salle d'étude s'organisait parfois un filigrane étranger qui faussait tout et donnait au monde quelque chose d'effrayant.

Vince pensa qu'il devenait fou. Il eut des crises de terreur solitaires et ses nuits se peuplèrent de cauchemars. Ce fut cette fois par un réflexe d'amour-propre qu'il garda son secret : les soins d'un médecin s'avéraient

désormais nécessaires, et l'adolescent se doutait que ses parents en eussent convenu s'il leur avait décrit ce qu'il ressentait. La gravité enfin indiscutable de sa maladie le portait précisément à ne pas s'en plaindre, car il refusait de se considérer comme anormal – et surtout que les autres – Bentham et ses amis spécialement – en fussent avertis.

Un matin, ces impressions doubles et contradictoires prirent une forme particulièrement alarmante. Au réveil, il eut la certitude que son cœur battait beaucoup plus vite qu'il n'aurait dû le faire. Et pourtant, en comptant ses battements, il trouva un chiffre correspondant à celui qu'annonçaient ses cours d'histoire naturelle. En même temps, il eut la notion de l'existence de ses bras et de ses mains d'une façon singulièrement puissante. Comme s'il n'avait été que deux bras terminés par des mains autonomes, à l'exclusion du reste du corps.

La peur balaya l'amour-propre. Il se rua hors de sa chambre et courut vers son père.

*

* *

Il fallait bien en convenir : Vince était gravement malade. Jack Moriarty ne comprit pas grand-chose aux symptômes dont se plaignait son fils, mais il fut frappé par leur allure insolite, à tel point qu'il chargea Ellen de conduire Vince à Claimtown, la plus proche cité digne de ce nom. Là résidait un psychiatre « qui débarrasserait certainement le jeune homme de ses complexes, canaliserait sa libido et opérerait un transfert de ses frustrations »… ainsi que le déclara Ruth, grande lectrice de magazines.

Un rendez-vous avait été pris par téléphone. Tandis que Jack restait soucieux en abreuvant les réservoirs des voitures, Vince répondait aux questions du psychiatre. Dans le salon d'attente, Ellen tortillait nerveusement son mouchoir.

*

* *

Le spécialiste rendit un verdict de schizophrénie à son début, et prescrivit une cure massive de tranquillisants. Il n'était pas question de psychanalyse, ce qui devait décevoir Ruth, mais d'électrochoc au cas où les tranquillisants échoueraient. On décrivit avec férocité au malade les épouvantables contractures provoquées par cette thérapeutique barbare, dans l'espoir que la crainte suffirait comme on l'a vu quelquefois.

Ellen et Vince regagnèrent Davon, et le malade commença sa cure. Dès le début, tout alla de mal en pis.

Non seulement les symptômes ne régressèrent pas le moins du monde, mais ils augmentèrent de fréquence et de gravité. Et – désastre – Vince acquit rapidement la conviction qu'il ne devait plus à aucun prix se plaindre de son état. Pour lui, ce traitement qu'on lui appliquait devint comme une violence intolérable, et il cessa très vite d'avaler ses comprimés. Ou bien il prétendait qu'il les avait absorbés sans qu'on l'eût vu le faire, ou bien il les gardait sur sa langue pour aller les recracher dans les water.

Progressivement, s'installa, entre Vince et son mal, une espèce de complicité secrète qui, renversant l'optique habituelle de la santé, lui fit attendre avec impatience les troubles dont il s'était d'abord effrayé. Ainsi,

à mesure que sa famille se félicitait du brillant résultat du traitement, la maladie plongeait plus profondément en lui ses racines, l'éloignant un peu plus chaque jour de ce qu'il avait été. En apparence, tout allait pour le mieux, et la simulation tenait lieu à Vince d'équilibre à tous les instants où il restait en contact avec ses parents ou ses professeurs. Mais il se transformait en un halluciné aussitôt qu'aucun témoin ne le surveillait plus. Ce n'était pas la part la moins étrange de cette aliénation, que de devenir contrôlable par celui qu'elle frappait ! Le malade avait accepté sa démence comme une sorte de vice auquel il s'adonnait, et il simulait la santé en public.

Si le psychiatre consulté avait connu le chemin tortueux pris par le malade, il se fût arraché les cheveux, et peut-être eût-il regretté d'avoir terrifié Vince en lui brossant un tableau affreux de l'électrochoc… Tableau qui avait pu faire naître chez le sujet – plus atteint déjà qu'il n'y paraissait – cette forme de défense de son affection. Mais par la nature même de ce soigneux camouflage, il ne venait plus à l'esprit de personne de s'en inquiéter.

Désormais, le jeune garçon, parfaitement lucide en apparence, attendit la solitude avec une patience impossible à deviner en l'observant. Tout au plus eût-on pu discerner dans ses yeux une expression vaguement sournoise, un regard qui se dérobe, une brève lueur d'irritation. Enfin seul, il se livrait à cette force étrangère qui métamorphosait ses sensations et ses images, ou plutôt *il recevait les messages de quelqu'un d'autre.*

CHAPITRE V

Quinze jours à peine après son arrivée, All disparut.

Ce fut Ruth qui s'aperçut, au matin, de l'absence du singe. Elle avait fini par s'habituer au tumulte familier qu'il menait dans la maison, un peu comme un second Walter, et le silence inusité qui régnait dans le hall la frappa.

Après l'avoir cherché dans toute la demeure, elle dut se rendre à l'évidence. All avait sans doute mis à profit l'ouverture d'une fenêtre ou d'une lucarne et il avait fait une fugue. Reviendrait-il ? Elle se demandait comment Vince allait prendre la nouvelle. « Quel drame il va faire ! » pensa-t-elle.

Vince ne s'aperçut pas du départ de l'animal. Quand on lui en parla, il répondit :

— Et alors ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Cette sale bête était ici depuis trop longtemps. Si elle était restée deux jours de plus, je la noyais.

Une telle déclaration plongea les deux femmes dans la stupeur et dans l'indignation.

— Tu n'as pas de cœur ! déclara Ellen après un silence consterné.

Vince fronça les sourcils et observa sa mère.

— Et toi ? dit-il. Depuis quand en as-tu un ? Tu n'as pas attendu longtemps pour détester All, et tu ne l'as gardé que parce qu'il avait soi-disant sauvé Walter. Alors, ne viens pas me faire de morale.

Ellen resta silencieuse, les lèvres entrouvertes, et n'eut pas la force de proférer un son. C'était la première fois que son fils lui parlait avec une telle grossièreté et une telle insolence.

— Vince ! s'écria Ruth, outrée.

Il se retourna vers sa sœur :

— De quoi te mêles-tu ? cria-t-il furieusement. Toi non plus, tu ne pouvais pas le voir en peinture ! Va retrouver Morton et marie-toi, qu'on ne voie plus ta tête.

La porte s'ouvrit et Jack entra, apportant avec lui une puissante odeur d'essence.

— Qu'avez-vous à crier, à peine éveillés ? dit-il en les regardant tour à tour.

La querelle avait quelque chose de si brutal et de si inhabituel que ni Ellen, ni Ruth, ne surent en quels termes elles allaient flétrir l'attitude de Vince. Celui-ci prit d'ailleurs immédiatement la parole :

— Ce n'est rien, dad, fit-il avec une douceur et une soumission soudaines. All s'est échappé, et elles me reprochaient de ne pas en faire une maladie.

Jack leur jeta à tous trois un nouveau coup d'œil et se dirigea vers le meuble où il déposait les chèques et l'argent liquide que les clients lui donnaient en paiement de l'essence.

— Oui… dit-il. Il n'y a pas de quoi tomber malade… surtout Vince qui se

porte beaucoup mieux depuis quelques jours. J'estime que c'est une bonne chose qu'il prenne la nouvelle de cette façon.

Il referma le tiroir, et regarda sa femme et sa fille qui restaient clouées au sol.

— Le psychiatre s'est très bien débrouillé, ajouta-t-il. Ce n'est pas le moment de pousser Vince à d'autres sottises.

Il sourit :

— Je ne veux pas vous entendre, conclut-il. En voilà, une famille d'excités !

Il sortit en faisant claquer ses doigts.

*
*   *

Vince s'installa devant son bol de café au lait qui fumait sur la table. En saisissant ses toasts, il jeta à Ellen et à Ruth un sourire narquois :

— Dady me soutient, dit-il, et il a raison. Ce que vous cherchez, je le vois bien…

Il mastiqua une bouchée et acheva :

— Vous n'êtes pas satisfaites que je sois guéri. Vous espériez que j'allais devenir tout à fait dingue. Là, vous auriez pu vous débarrasser de moi en m'enfermant dans un hôpital.

— Mon Dieu ! murmura Ellen, épouvantée.

Vince avala sans se hâter une gorgée de café au lait.

— Pas la peine de prendre des airs effarés, dit-il froidement. Je vous connais bien. Mais je ne suis plus un marmot comme Walter. J'ai quinze ans et je n'ai pas l'intention de me laisser marcher sur les pieds. Si vous essayez encore de me donner des crises, je le dirai à Dady.

Ellen sortit de la pièce, le visage en larmes. Ruth la suivit et se retourna sur le pas de la porte. Dans le regard qu'elle jeta à son frère, il y avait la même crainte que si Vince s'était soudain métamorphosé en quelque monstre hideux.

*
*   *

Resté seul, Vince acheva son petit déjeuner et boucla ses livres dans la courroie avec laquelle il avait attaché All le soir de la Toussaint. Il avait un visage calme et résolu, et enfila son blouson de cuir avec des gestes précis. Il sortit dans le vent froid de novembre.

Dehors, Jack emplissait le réservoir d'une Oldsmobile dont le conducteur faisait les cent pas sur la route.

— *So long, dad !* cria Vince d'une voix joyeuse.

— Bon travail ! répondit Jack en se retournant à demi vers lui.

Le visage de Jack Moriarty exprimait la confiance et l'affection. Il hocha la tête avec un sourire et, montrant son fils d'un mouvement du menton, il dit au conducteur de l'Oldsmobile :

— Bah ! On raconte bien des histoires sur la jeunesse ! Le mien est une vraie crème de gosse !

L'autre boutonna son pardessus et jeta un coup d'œil à Vince qui s'éloignait en direction de Davon :

— Eh bien, ce n'est pas le cas du mien, grommela-t-il. S'il continue, il finira sur la chaise.

Jack se tut, impressionné.

Dans la cour du collège, Vince se dirigea vers un groupe de trois jeunes gens au milieu desquels gesticulait Bentham, un garçon brun dont le blouson de cuir portait une foule de breloques et d'écussons. L'orateur s'interrompit en apercevant Vince.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà le *gaz-boy*(1) !

Les autres se retournèrent et éclatèrent d'un rire insultant.

— Il n'a pas amené son chimpanzé, reprit Bentham. C'est dommage : ils font la paire.

Vince s'approchait à pas comptés, sans répondre. De nouveaux ricanements se firent entendre. Puis Bentham trouva un autre sujet de sarcasmes :

— Dites, savez-vous qu'il est allé à Claimtown la semaine dernière ? Quelqu'un m'a dit que sa « croulante » l'avait traîné chez le psychiatre…

Il y eut un silence. Bentham lui-même se tut un instant, gêné par ce qu'il venait de déclarer. Vince s'approcha encore, entra dans le groupe.

Nulle colère ne transparaissait sur son visage. Ses yeux souriaient. Il s'arrêta en face de Bentham qui le dominait d'une demi-tête et lui laissa tomber son paquet de livres sur les pieds.

— Ramasse, dit-il.

*

*   *

Le silence s'était épaissi. Le visage de Bentham devenait crayeux.

— Va les chercher… répondit-il d'une voix tremblante de rage, en envoyant les livres d'un coup de pied à cinq ou six mètres.

Vince ne bougea pas.

— Ramasse, répéta-t-il d'un ton égal.

On entendit un concert de ricanements, stoppé net par un déclic métallique. Un couteau ouvert luisait dans la main de Vince. Un couteau à cran d'arrêt. Bentham abaissa les yeux sur la lame, puis regarda le visage de Vince d'un air incrédule. Le regard de Vince avait le même éclat que la lame.

— Tu… qu'est-ce qui te prend ? dit Bentham, mal à l'aise.

— Tu sais bien que je suis un peu cinglé… rétorqua doucement Vince sans le quitter des yeux. Alors, tu vas les ramasser, ces livres ?

Bentham fronça les sourcils, jeta un coup d'œil autour de lui. Le cercle de ses admirateurs s'était agrandi et d'autres s'y joignaient. Pas de surveillant en vue. Seulement des visages froids, tendus, muets.

— Tu te décides ? dit Vince en lui tranchant d'un coup sec son blouson, de l'épaule à la ceinture.

Bentham avait fait un bond en arrière.

— La prochaine fois, prévint Vince toujours désinvolte, je te crève un œil.

Les joues de Bentham s'étaient colorées à nouveau. Sa colère avait disparu, et il avait toutes les peines du monde à ne pas trembler. Il passa une main dans l'ouverture de son blouson, et tâta sa poitrine. On voyait son pull de laine à rayures blanches et rouges. Pas un fil n'en était coupé. Il tourna la tête vers les spectateurs.

— Il… il n'est pas normal… dit-il, et il amorça un pas vers le paquet de livres.

— Ah ! Ah ! s'écria quelqu'un, regardez Bentham-la-lavette !

Bentham se retourna furieusement vers celui qui l'insultait :

— Tu te battras au couteau avec ce dingue ! cria-t-il. On verra dans quel état tu en sortiras !

Et, fort de son excuse, il marcha délibérément vers les livres, qu'il ramassa d'un geste rapide, furtif, et qu'il apporta à Vince.

— Tu me feras le plaisir de remplacer mon blouson, en tout cas, lui dit-il en affermissant sa voix.

Vince eut un demi-sourire :

— Je ne te ferai pas ce plaisir, dit-il d'un ton railleur. Tu le remplaceras toi-même. Cela t'apprendra : primo, à ne pas m'appeler *gaz-boy*. Secundo, à ne pas me traiter de dingue.

Il referma son couteau et le glissa dans sa poche.

— Alors, cria l'un des supporters de Bentham, qu'attends-tu pour lui mettre une raclée, maintenant ?

Vince sourit en regardant Bentham. L'autre haussa les épaules et s'éloigna en soignant l'allure relaxe de sa démarche. Il s'arrêta auprès des spectateurs et déclara :

— Je ne me battrai pas avec Moriarty. Mais j'attends le premier qui désire avoir la mâchoire démolie.

Personne ne se présenta. Pourtant, il y eut des murmures de mépris. Le groupe se dispersa lentement : l'heure du premier cours approchait.

(1) Contraction pour *gazoline* (essence).

CHAPITRE VI

La nuit tombait lorsque Vince revint du collège. En sortant de Davon, il croisa sur la route une femme corpulente qui lui lança :

— Bonsoir, Vince ! Il ne fait pas encore nuit, et vous ne reconnaissez déjà plus personne !

Vince eut un sursaut :

— Oh ! bonsoir, madame Hattaway ! dit-il. Je… je pensais à mes cours, voyez-vous !

Elle le regarda en dessous :

— Bravo, fit-elle… continuez de vous montrer un bon élève et un bon fils.

Et elle continua son chemin.

« C'est cette vieille jument… pensait Vince, la femme du maire. Je me souviens d'elle. Toujours à fureter partout et donner des conseils à tout le monde. Mais Vince a changé. Ce n'est plus le même Vince… et elle ne s'est aperçue de rien – pas plus que ce porc de Bentham et sa bande de marmots. Je m'en vais leur en faire baver, à tous. »

Sur son visage, fin et ouvert, se mit à errer un sourire bizarre qui donna à son expression quelque chose de crapuleux. Il poursuivit sa route vers la station-service dont les rampes au néon brillaient à cent mètres de là et mêlaient leur reflet à celui du ciel d'un jaune sombre et fumeux.

*
*   *

Il fut diversement accueilli par la famille. Ellen le regarda sans lui adresser la parole, cependant que Ruth lui tournait ostensiblement le dos. Seul, Jack lui fit signe de venir.

— Vince, déclara son père, les femmes ne veulent rien dire à ton sujet, mais finalement elles en ont dit trop ou trop peu. J'ai bien vu ce matin que tout ne tournait pas rond. Cela ne semblait pas grave, mais il paraît que tu t'es brusquement conduit comme un voyou. C'est le mot que Ruth a employé.

— Ah oui ? dit Vince froidement. Qu'est-ce que c'est, un voyou ? Le genre Morton, peut-être ? Elle est au courant, depuis qu'elle traîne avec lui.

Jack, stupéfait, le fixa un instant.

— De quoi te mêles-lu ? fit-il enfin en fronçant les sourcils. Tu as peut-être l'intention de changer de place avec moi, et de diriger la famille, non ?

Vince sourit, de ce sourire glacé qui crispait ses lèvres, de temps à autre, depuis le matin.

— Non, dit-il. *On a déjà changé de place avec moi,* et je me trouve bien ainsi.

Jack secoua la tête. Sa colère montait :

— Bon, coupa-t-il. Je ne t’ai pas demandé de faire de l’esprit. Tu parles comme un jeune idiot, à tort et à travers, et ce que tu dis est sans signification. À présent, tu vas t’excuser auprès de ta mère et de ta sœur, des méchancetés que tu leur as adressées.

— Tu crois que c’est nécessaire, *dady* ? persifla Vince.

D’un pas, Jack fut sur lui et leva la main pour le frapper. Vince était devenu livide et avait prestement reculé vers la table de cuisine, où il s’empara d’un long couteau à pain.

— Approche, *dady*… articulait l’adolescent d’une voix sifflante. Essaye de cogner. Tu vas voir.

Ellen et Ruth se mirent à crier.

Jack s’arrêta. Sa colère n’était pas assez violente pour lui enlever la raison. Il savait qu’il ôterait sans difficulté le couteau des mains de son fils, et ce n’était pas ce danger-là qu’il craignait. Non. Le côté grave de l’affaire se trouvait dans l’attitude de Vince. Une attitude de jeune bandit. Même dans le passé proche, où des signes de maladie mentale avaient contraint Ellen à le conduire à Claimtown – les troubles n’avaient jamais revêtu ce caractère agressif et dangereux.

« Ainsi, pensa Jack, immobile à deux pas de Vince, je le croyais guéri. Et voilà que tout recommence, dix fois plus grave. Je ne pourrai pas le garder. »

Il ouvrit les bras :

— Allons, dit-il, pose ce couteau et cesse de jouer les durs de collège. Sois gentil, et tu ne t’en repentiras pas…

Vince ouvrit des yeux étonnés. Sa pensée fonctionnait rapidement :

« Je m’y prends d’une façon stupide, songea-t-il. À le voir faire, à l’entendre parler, et avec ces deux poules effarées qui hurlent ensemble, mon avenir est tout tracé : ils vont me coller entre les griffes du psychiatre et de là dans un cabanon. Ce n’est pas compliqué. Et après tout, ces abrutis, je les comprends : l’ancien Vince était un marmot qui faisait quelquefois le malin, mais qui restait le bon garçon bien élevé par ses bons parents. Je suis tombé dans une famille de minus pleurards et je commence à tout casser alors qu’ils ont déjà trouvé que leur fils était anormal. Ayons l’air malade et ne recommençons pas à nous laisser aller. »

Il lâcha le couteau qui tomba sur le sol avec un tintement. Puis il se tourna vers le mur, le visage entre ses bras, en attendant que des larmes lui viennent aux yeux.

La ruse réussit. Personne n’osa s’approcher de lui, de crainte de le replonger dans ce qu’ils appelaient en eux-mêmes une « crise ».

*

*   *

Le repas du soir se termina dans une ambiance lourde d’inquiétude, dans une gêne imputable non seulement à l’attitude inqualifiable de Vince, mais à ce qu'elle signifiait et annonçait.

Pourtant, le jeune garçon avait montré tous les signes du repentir et de la honte, et il avait prié toute la famille de lui pardonner cette scène ainsi que ses paroles du matin. Il avait promis, sans qu’on le lui demandât, qu’il redeviendrait le Vince qu’ils avaient toujours connu, et que si de mauvaises impulsions venaient à l’assiéger, il prendrait dans son cœur toute la volonté nécessaire pour les combattre. Il leur assura qu’il s’était senti bien plus malade au cours des jours précédents, et que cette crise représentait

sans doute la dernière et la plus grave de toutes. Il parvint à pleurer et à apitoyer son auditoire.

Pour faire diversion, Ruth annonça au dessert qu'elle serait absente le lendemain, journée qu'elle passerait avec Morton. Le pharmacien avait pris rendez-vous avec elle en vue de l'emmener à travers la région dans sa voiture. Ils devaient déjeuner dans une agréable auberge, et ne revenir à Davon qu'au soir.

— Hum ! fit Jack d'un air soucieux, je me demande si Morton est vraiment sérieux. Il en a la réputation à Davon, mais personne ne sait ce qu'il fait lorsqu'il passe ses weekends à Minneapolis.

À cet instant, Jack se souciait peu de Ruth. Il la savait assez équilibrée pour ne pas aller trop loin avec Morton, dont les intentions restaient, malgré tout, assez mal définies. Non, ce qui importait, c'était l'état de Vince.

— Je file chercher le cours que j'ai prêté à Bentham, dit Vince à cet instant. Je reviens dans une demi-heure.

Il sortit en coup de vent après avoir subtilisé son blouson.

CHAPITRE VII

Dans la nuit, Vince traversa rapidement la petite ville en prenant soin de se dissimuler autant qu'il était possible – chose relativement aisée car, à partir de huit heures du soir, les rues de Davon étaient pratiquement vides.

Il ne pleuvait pas, mais une brume légère, venue des plaines avoisinantes, mettait dans l'air immobile une humidité malsaine. Vince serrait autour de son cou le col de son blouson, qu'il avait relevé.

Il atteignit ainsi le garage où, le mois précédent, son père travaillait encore. Il en connaissait les issues, pour y avoir accompagné Jack pendant des années. C'est ainsi qu'il grimpa sur une pile de vieux pneus, derrière le hangar aux réparations, et s'introduisit dans une brèche entre deux planches, sous le toit du hangar.

Il n'y avait pas de gardien. Chacun des dix clients qui remisaient leur voiture dans ce garage possédait une clef de la grande porte à glissière, et la maison du garagiste se dressait de l'autre côté du hangar. Vince se laissa tomber avec souplesse auprès d'un établi et passa dans le garage proprement dit. À la faible lumière des lampadaires, qui éclairaient l'intérieur à travers les tuiles de verre, au-dessus du bureau, Vince reconnut la forme de la Chevrolet de Morton. Il en nota la place, et retourna sous le hangar réservé aux réparations. Là, il décrocha du mur une puissante lampe électrique dont il voila la lumière à l'aide de sa cravate. À l'aide de cette discrète lueur, et en prenant bien garde de ne rien heurter, il dénicha dans un coin une pompe à main de secours, mise là en réserve pour le jour où le gonfleur électrique tomberait en panne. Puis il revint dans le garage, portant dans ses bras l'instrument.

*

*   *

Vince s'absorba alors dans une besogne étrange. Il vint déposer la pompe auprès de la Chevrolet et dévissa le capuchon de valve de la roue avant gauche.

— Pas très gonflée, cette roue… pensait-il en adaptant le tube de la pompe sur la valve et en dirigeant sa lumière sourde sur le manomètre.

L'instrument indiquait 1 kg 700, pression normale pour ce type de pneus. Vince commença à pomper, s'arrêtant parfois pour écouter les rares bruits de la rue. Il craignait que l'un des clients du garage eût subitement besoin de sa voiture et vînt tout droit la chercher. Mais personne ne se présenta, et Vince cessa de pomper quand le manomètre indiqua 4 kg 200.

— Bon, dit-il à voix basse, tout ira bien si ce cave de Morton ne pense pas à faire vérifier ses pneus avant de partir.

Il revissa le capuchon.

*

*   *

Vince entra en agitant triomphalement quatre feuilles de papier pliées qui n'avaient pas quitté la poche de son blouson depuis le cours de maths de l'après-midi.

— Voilà, s'écria-t-il joyeusement. Bentham avait tout recopié avant le dîner.

— Comment se fait-il qu'il n'ait pas pris de notes pendant le cours ? demanda Jack dubitatif.

— Il devait aller à l'infirmerie : il s'est battu avec un garçon de sa bande, avant le cours. Si tu voyais son blouson…

*

* *

Les distributeurs d'essence clos et éteints, les rampes luminescentes éteintes également, la station semblait dormir. Mais Vince, debout auprès de la fenêtre, cherchait à percer du regard l'obscurité de la campagne tout en réfléchissant à la poursuite de son plan.

— Il y en a bien pour dix mille dollars, de cette installation… songeait-il. Le tout serait de tomber sur un tuteur arrangeant, avec qui je ferais fifty-fifty à condition qu'il me donne le fric avant que j'atteigne ma majorité.

Dans l'ombre, il y eut un ricanement muet.

— Combien de fois est-ce que j'atteindrai ma majorité ? Au fond ; c'est un système comme on n'en trouve pas. Ce d'Espart, je me demande où il est allé chercher son histoire de singe, et comment il s'y prend… Mais le mieux, c'est qu'il ne demande rien en échange.

Il alluma une cigarette, dont le point rouge scintilla dans les ténèbres. La fumée le fit tousser.

— Il faut que je m'habitue à nouveau. Et que je fasse gaffe au whisky. Je serais noir en moins de rien. J'oublie toujours que je suis redevenu un lardon.

Le rire silencieux revint.

— Rien en échange… ouais, c'est bizarre. Des histoires de sorciers pour grand-mères !… Il arrivait de Salem. C'est justement là qu'il s'est passé des tas de choses, du temps de l'Ouest… Et, je m'en moque ! On verra…

Il fit jouer avec plaisir ses articulations :

— Le moteur est remis à neuf. Plus d'ennuis avec le foie… Je ferais aussi bien de ne pas remettre ça : le whisky va démolir ces boyaux tout jeunes…

Sa pensée prit un autre cours :

— L'héritage de la baraque n'est pas à dédaigner. Je pourrais vite me constituer un gang à moi, au lieu de me louer aux autres. Quel démarrage dans la vie ! Caïd à seize ans… Et sachant ce que je sais, je ne vois pas qui pourra me faire la pige…

Son front se rida et ses lèvres se pincèrent :

— Mais l'affaire n'est pas dans le sac. Il faut d'abord descendre les vieux en prenant des précautions, et aussi le marmot. La fille, elle aura son compte demain, avec son Morton. Je reste seul. Personne pour venir me chercher des crosses. Là, arrive le tuteur en question. Il faudra jouer serré. Il se croira tout permis parce que j'ai l'air d'un gamin. Je lui montrerai qu'il se trompe de porte. Et alors, il marchera pour une association. Je serai obligé de lui laisser sa part, sinon, je ne palpe rien. C'est dur à avaler, mais au fond, je pourrais être… où donc ?

Il s'assit sur le bord de son lit et secoua la cendre de sa cigarette sur le

parquet.

— Il y en a qui flancheraient. Trop contents de se retrouver avec un coffre tout neuf, ils changeraient de régime. Et ils envisageraient la vie en braves petits Vince qu'ils seraient. Moi pas. J'ai une expérience à utiliser, et je n'ai pas envie de la perdre en l'enterrant sous les pleurnicheries. Pourquoi pas devenir pasteur, cette fois ?

Il haussa les épaules et se leva.

— Pas besoin de remettre au lendemain… songeait-il.

Il écrasa sa cigarette sous son pied et sortit de sa chambre sans bruit.

CHAPITRE VIII

La chambre de Vince était située au premier étage. Le jeune homme sortit de la pièce sur la pointe des pieds, laissant la porte entrebâillée. Il tendit l'oreille un instant, cherchant à surprendre au fond de la bâtisse un bruit quelconque.

Tout demeurait silencieux. Même Walter dormait. Une voiture passa sur la route, dans le crissement de ses pneus sur le sol gras de brouillard. Ses phares illuminèrent soudain le palier à travers la fenêtre étroite, et les ténèbres revinrent aussitôt. Vince avança d'un pas, léger comme une ombre.

On entendait distinctement le tic-tac d'une pendule au rez-de-chaussée. Le jeune garçon s'immobilisa sur la première marche : le simple frôlement de ses pantoufles lui semblait capable d'éveiller toute la maisonnée. Ruth, qui dormait dans une chambre contiguë à celle de ses parents (où se trouvait aussi le berceau de Walter)… Ruth avait le sommeil léger. Quant à ce sacré marmot, il était souhaitable de ne pas le faire hurler : il possédait des poumons assez puissants pour mettre tout Davon sur pieds.

Vince assura son équilibre sur la seconde marche, se retenant soigneusement à la rampe en cas de faux mouvement. L'obscurité rendait la progression malaisée.

Quelque part au loin, un chien se mit à aboyer. Un autre, plus proche, lui répondit, et un troisième de l'autre côté de la route. Ce fut bientôt un concert d'aboiements qui environna la maison, arrachant à Vince un geste d'impatience. Si les maudites bêtes continuaient, il n'aurait plus qu'à regagner rapidement sa chambre.

Le vacarme dura un long moment, puis diminua peu à peu. Toute la famille semblait plongée dans un sommeil aussi profond. Vince descendit encore une marche.

*

* *

Vers le milieu de l'escalier, il y eut encore une autre alerte : un cri étouffé traversa les murs, donnant à Vince un sursaut. C'était Walter. Il avait dû éveiller ses parents. Vince attendit longtemps, en équilibre au bord d'une marche, accroché des deux mains à la rampe.

Mais encore une fois, l'alerte fut sans conséquence. Walter avait poussé un cri léger et bref, sans doute en rapport avec une douleur quelconque, une mauvaise position, un cauchemar ?

« Qu'est-ce qui peut bien faire gueuler ces saletés de bébés ? songea Vince. N'importe quoi. Ça hurle pour un oui ou pour un non. Pour rien. Quelle sale engeance ! »

Il parvint enfin au bas de l'escalier et se dirigea à pas de loup vers la cuisine, où il s'orienta difficilement. Ce n'était pas le moment de heurter un ustensile quelconque et de le jeter sur le carrelage. Vince imagina le

fracas épouvantable que déchaînerait une casserole tombant de son clou. Il n'aurait même pas le temps de remonter l'escalier avant de voir surgir Ellen ou Ruth, et il serait obligé de donner toutes sortes d'explications idiotes pour justifier sa présence dans la cuisine. Il redoubla de précautions.

Ses yeux accoutumés depuis de longues minutes à l'obscurité discernaient les meubles et les objets. Il se dirigea sans bruit vers le buffet où Ellen rangeait les couverts et se saisit d'un long couteau – celui avec lequel il avait déjà menacé son père – qu'il dégagea millimètre par millimètre de dessous le lit de cuillères et de fourchettes.

« Il n'y a rien qui fasse autant de bruit, pensait-il. Même de cette façon, ils risquent d'entendre quelque chose. »

En effet, malgré les gestes mesurés et lents de Vince, une série de faibles tintements résonnait dans la cuisine. À quelques mètres de là, dans la chambre paternelle, une voix s'éleva. C'était Jack.

Vince s'immobilisa, le couteau en main. Dans les ténèbres, un peu de sueur perlait à ses tempes.

La toux cessa. Vince se remit en mouvement, vers cette chambre même où avait résonné la toux.

« Il faut d'abord se débarrasser du vieux, pensait-il. C'est lui le plus fort. Quand il aura le cou coupé, il sera plus faible que moi ; et je pourrai m'occuper des femelles. Je terminerai par le petit bonhomme. Couic ! »

Il sourit vaguement, serrant le couteau dans sa main.

« Et, poursuivit-il, je pique l'oseille disponible, que je planque. Après ça, je téléphone aux flics d'une voix pleurarde en racontant qu'une méchante crapule a dessoudé mes vieux et le reste… qu'on ne m'a pas touché parce que je dormais au premier, et que le type s'est taillé en emportant la monnaie. »

Il saisit doucement la poignée de la porte.

*

* *

Le battant ouvert sans bruit, il hésita. Puis, à contrecœur, il recula. On entendait les respirations paisibles des trois occupants.

« Il faut aussi que la porte soit forcée… » se dit-il rapidement.

Il restait d'une immobilité minérale, épiant l'ombre de ses oreilles tendues.

« Ça ne tient pas debout. Je file tout droit chez les délinquants juvéniles et c'est le bagne à vie, s'ils n'arrivent pas à me griller. Parce que je suis connu du psychiatre de Claimtown. Et même s'il déclare que je suis irresponsable, je ne sors plus du cabanon. »

Il réfléchit encore quelques secondes, et prit une autre détermination. Repoussant lentement le battant vers l'extérieur, il ouvrit la porte de la chambre toute grande, et s'attaqua à la poignée de celle de Ruth, qu'il ouvrit avec un grincement léger. Toujours rien ; pas d'éveil intempestif. Il regagna la cuisine sur la pointe des pieds, remit le couteau à sa place et s'approcha du réchaud à gaz.

« Voilà la bonne méthode. Accidentelle, et tout. Un tuyau à moitié arraché qui tombe brusquement au milieu de la nuit. Tous ceux du rez-de-chaussée respirent le gaz à pleins poumons et s'en vont manger les pissenlits par la racine sans avoir ouvert l'œil. Et moi qui dormais là-haut, ma fenêtre ouverte comme d'habitude, j'échappe au massacre. Un beau

titre dans les journaux. »

Doucement, très doucement, il fit glisser l'extrémité du tuyau de plastique qui reliait la conduite à la cuisinière à gaz.

« Quel engin ! C'est comme soudé… »

Il réussit enfin à faire sauter le tube. Un sifflement continu s'éleva. Vince, dans une écœurante odeur de gaz d'éclairage, gravit l'escalier comme un chat.

CHAPITRE IX

Comme Vince refermait sans bruit la porte de sa chambre, il se fit au rez-de-chaussée un grand tumulte. Vince, étouffant de rage entendit la voix de Ruth qui criait :

— Vite ! Vite ! Ouvrez les fenêtres ! Réveillez-vous ! Ouvrez les fenêtres ! Le gaz ! Le gaz !

Ce fut une cavalcade : dans toutes les pièces, des exclamations, des bruits de croisées ouvertes en hâte et, à travers ses vitres, le coupable vit le reflet des lampes allumées partout.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? criait Ellen. Quelle odeur !

— Le tuyau de la cuisinière est détaché, répondait la voix précipitée de Jack, ponctuée par un nouveau bruit de fenêtre ouverte avec violence.

Vince quitta ses pantoufles et se glissa dans ses draps, où il se prépara à simuler le sommeil. Mais après quelques secondes, une crainte lui vint : ce sommeil ne paraîtrait pas naturel. Le remue-ménage dont résonnait toute la maison eût éveillé n'importe qui, et il semblerait des plus louches que Vince échappât à la règle. Il se leva, alluma une lampe de chevet et s'assit sur le bord de son lit, prêt à se lever si quelqu'un ouvrait la porte. On le surprendrait ainsi au milieu d'un geste naturel.

Mais personne ne montait l'escalier. Il ne pouvait rester ainsi, bloqué dans une fausse attitude. Il se décida à entrer dans le jeu, avec la crainte d'être formellement accusé.

« Ce sera Ruth, cette sale femelle », se dit-il en ouvrant la porte et en mettant le pied sur le palier.

*

*   *

Une affreuse odeur de gaz avait noyé la maison entière, et ne se dissipait que lentement, malgré les courants d'air entretenus entre les diverses fenêtres ouvertes. Vince descendit l'escalier d'un air ensommeillé, les yeux clignotants, serrant autour de lui sa veste de pyjama.

Comme il atteignait le vestibule, il vit Ruth sortir du bureau de réception. Elle lui jeta un regard étrange, où Vince démêla de la peur, de l'inquiétude, de l'incertitude, et quelque chose de franchement soupçonneux.

— Tu dormais ? dit-elle.

Vince bâilla avec beaucoup de naturel.

— Bien sûr, répondit-il d'une voix pâteuse. Qu'est-ce que vous avez tous à pousser des cris pareils ? Et d'où vient cette odeur écœurante. C'est le gaz ?

Elle lui jeta encore un coup d'œil incertain, au moment où Jack apparaissait, sortant de la cuisine, presque en même temps qu'Ellen surgissait de la chambre, portant Walter qui protestait dans ses bras. Vince eut l'impression qu'il ne s'était pas montré au moment le plus propice : ils

se trouvaient devant lui comme des jurés.

— Tu ne t'es pas couché le dernier ? demanda Jack avec un drôle de regard.

— Pourquoi ? dit-il, dissimulant mal son hostilité.

— Parce que… fit Jack sans le perdre de vue, parce que je me demande si tu n'as pas bricolé le tuyau à gaz.

— Non, dit sèchement Vince. D'abord Ruth s'est couchée après moi. Je l'ai entendue ouvrir et fermer les portes de son armoire au moment où je gagnais ma chambre. Et ensuite, je ne vois pas pourquoi j'aurais « bricolé » le tuyau à gaz…

Ellen l'examinait sans rien dire. Elle avait sur le visage une expression de détresse, tempérée par les sourires qu'elle adressait de temps à autre au bébé.

— Je ne le vois pas non plus… fit Jack incertain. Mais je ne comprends pas comment ce tuyau a pu glisser tout seul.

— Le tuyau a glissé ?

Il y eut un silence.

— Oui, dit Jack lourdement. Il a glissé. Ce qui signifie que, si Ruth n'avait pas été éveillée par l'odeur, nous y passions tous.

Il se tut une fois encore, observa Vince et acheva :

— Tous, sauf toi.

Vince prit un air surpris :

— Comment cela, « sauf moi » ? répéta-t-il.

Ellen secouait la tête :

— Jack, fit-elle, Jack, tais-toi. Tu as dit assez de sottises ce soir. Retournons nous coucher. Tu as bien fermé le robinet du compteur ?

Jack les regarda alternativement, elle et Vince.

— Oui… dit-il. Tout est fermé, maintenant. J'ai remis le tuyau à sa place… et… j'ai eu un mal de chien : son diamètre est plus petit que celui de la conduite d'arrivée. Ces tubes-là tiennent très solidement.

Comme Ellen haussait les épaules et entrait dans sa chambre en berçant Walter, Ruth fit un pas en avant et tourna vers Jack un regard terrifié :

— Ma porte ! cria-t-elle.

— Quoi, ta porte ? demanda Jack.

— Elle était ouverte !

— Eh bien ?

Ruth lança vers Vince un coup d'œil furtif et épouvanté :

— Elle était ouverte quand l'odeur du gaz m'a réveillée. Mais je l'avais fermée avant de m'endormir.

Jack fronça les sourcils.

— J'ai fait si vite que je ne me souviens plus si la mienne était ouverte ou fermée quand tu m'as jeté hors du lit par tes cris. Je me souviens seulement que je l'avais fermée aussi…

Il évita de regarder dans la direction de Vince et enchaîna :

— Cela n'a aucune importance. Il est bien difficile de se rendre compte de ce qu'on fait quand on va si vite et qu'on est affolé.

— Mais… commença Ruth.

— Il n'y a pas de mais ! coupa Jack rudement. Nous avons perdu assez de temps, à présent. Nous avons tous besoin de sommeil. Va te recoucher, Ruth, et ne bâtis pas de romans.

Il se tourna vers Vince :

— Et toi, remonte dans ta chambre et tâche de te rendormir. L'incident est clos.

Ruth tenta encore une fois de protester, mais elle dut céder devant la détermination et la soudaine autorité dont son père faisait preuve. Elle disparut dans sa chambre sans avoir abandonné son air effrayé.

Vince remonta lentement les marches qu'il avait parcourues avec tant de précautions peu d'instants auparavant. Il songeait que l'attitude de Jack dissimulait un soupçon sinon une certitude, et qu'il agissait ainsi pour ne pas donner l'éveil à son fils.

— Il me croit de plus en plus fou… ricana Vince en refermant sa porte.

CHAPITRE X

Le lendemain était un samedi. Ruth, mal remise encore des émotions de la nuit, arriva un peu en retard au rendez-vous que Morton lui avait fixé. Celui-ci lui fit quelques reproches sur un ton plaisant, mais elle lui rapporta les événements bizarres qui s'étaient déroulés. Morton, un grand garçon aux cheveux châtains, aux manières retenues et au langage un peu compassé, s'étonna avec discrétion.

— Vous n'allez pas soupçonner votre frère de projets criminels ? Cette aventure vous a rendue nerveuse. Tout ira mieux dans quelque temps, et, croyez-moi, vous rougirez d'avoir agité des pensées aussi sombres !

Elle secoua la tête :

— Vous connaissez Vince, dit-elle, ou plutôt vous croyez le connaître. Vous avez eu l'habitude de voir en lui un collégien studieux quoique un peu difficile de caractère. Il était en effet ainsi avant… avant l'apparition de ce singe. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer en lui, mais les choses ont tourné de telle sorte que ma mère a dû le conduire à la consultation d'un psychiatre de Claimtown.

Morton haussa les épaules :

— Comment voulez-vous que cette bête ait joué un rôle dans une modification de son comportement ? dit-il.

— Je ne prétends pas qu'elle ait joué un rôle actif, se défendit Ruth. Mais peut-être bien que le médecin a trouvé le fin mot de l'affaire, sans pour cela le révéler à ma mère… Une histoire de fixation soudaine sur une bête, avec des gestes agressifs aussitôt que le singe s'est enfui… Il nous soupçonne peut-être d'avoir maltraité sa mascotte, et de l'avoir ainsi fait fuir… ce qui expliquerait un désir de vengeance.

— Pas une vengeance aussi meurtrière, contre sa propre famille ! s'écria Morton. Non, c'est impossible.

Elle le regarda de côté :

— Il avait déjà montré un comportement anormal, dit-elle. Oh ! ce n'est pas de gaîté de cœur que je vous en fais part. On n'est jamais enchantée de divulguer les tares de sa famille… surtout à son fiancé…

Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— C'est vrai, dit-elle, que vous ne vous imaginerez pas je ne sais quelle histoire d'hérédité ?…

— Allons, jeta-t-il en riant, quel que soit l'état de santé des membres de votre famille, je m'en tiens à mon observation personnelle : vous êtes, pour votre part, tout à fait équilibrée, en dehors de vos soupçons hors nature ; et je ne crains pas, en ce qui me concerne, de vous surprendre un jour au milieu d'une tentative d'assassinat.

Il l'embrassa de nouveau :

— Surtout pas dirigée contre moi, j'espère ? acheva-t-il en souriant.

*

*   *

Morton fit sortir sa voiture du garage. Le mécanicien qui avait travaillé sous les ordres de Jack Moriarty, reconnut Ruth et la salua.

— Essence, huile, eau radiateur et batterie, pneus ? dit-il à Morton.

— Ça va, fit Morton en contournant la voiture. Quoique… au fond… vous pourriez peut-être vérifier le gonflage ?

Il donna un coup de pied dans le pneu avant *droit.*

— Oh ! et puis, non, après tout. Je les ai fait regonfler il y a trois jours. Ils tiennent bien.

Il ouvrit la portière droite et fit galamment monter Ruth qui s'assit confortablement. Le père de la jeune fille n'avait pas encore remplacé la vieille Ford, en raison des dépenses interminables réclamées par la station-service. Ce cabriolet Bel-Air avait à peine un an et on s'y installait comme dans un salon.

Morton se glissa derrière le volant, cependant que Ruth utilisait le miroir fixé derrière le pare-soleil pour parfaire un maquillage abîmé par l'humidité.

— Vers le sud ? lança Morton, comme s'il avait eu l'intention de rouler jusqu'à Miami.

— Bravo pour le sud ! roucoula Ruth. Nous ne sortirons plus du mauvais temps avant six mois, par ici.

Dans un léger ronronnement, la Chevrolet noire et jaune se mit à glisser vers Minneapolis.

*

* *

Morton conduisait d'une main et agitait de l'autre la cigarette qu'il avait allumée. Il restait ordinairement assez flegmatique, mais les projets d'avenir qu'il remuait à cet instant réclamaient qu'il appuyât ses paroles à l'aide d'un minimum de gestes.

Ruth l'entendit déclarer pour la centième fois que si la pharmacie de Davon appartenait au père de Morton, Mr. Helping se retirerait certainement des affaires quand son fils se marierait, et lui laisserait la direction du fonds et les bénéfices, se réservant de lui en donner la propriété par héritage. Morton étant fils unique, la chose ne posait pas de problème. Il avait fait ses études de pharmacie dans ce sens.

Il en allait autrement pour Ruth. Elle avait deux frères et elle ne pouvait guère compter sur une dot au moment de son mariage. Encore moins sur un héritage substantiel. Mr. Helping accepterait-il de voir son fils s'unir à une jeune personne aimable d'aspect sans doute, dont le père s'était fait lui-même, certainement, mais assez dépourvue d'argent ? Morton plaisait à Ruth, cependant, et elle ne tenait pas à passer sa vie au snack. L'avenir dirait ce qu'il leur réservait à tous deux.

Il y eut un bruit étouffé et Morton se cramponna au volant cependant qu'une odeur de caoutchouc brûlé envahissait la voiture. Quelque chose s'était mis à cogner rapidement sous la carrosserie. Morton, soudain blême, redressa la trajectoire légèrement sinueuse qu'avait prise la Chevrolet et stoppa sur le bas-côté. Ruth, effrayée, descendit en même temps que lui. Elle frissonna sous le vent froid du matin, qui contrastait désagréablement avec la température intérieure du véhicule.

Morton se penchait vers la roue avant gauche.

Il se redressa aussitôt :

— Et on affirme que les *tubless* n'éclatent pas ! s'écria-t-il avec indignation.

Ruth passa devant le capot, et vit la roue à plat, le pneu mâché et à moitié fondu.

— C'est la servo-direction qui nous a sauvé la vie… enchaîna Morton d'une voix mal assurée.

Ruth, effarée, considérait la roue.

— Mais vos pneus étaient neufs ! dit-elle. Et mon père affirme comme tout le monde qu'il n'a jamais vu un *tubless* éclater. C'est impossible !

— Impossible ou pas, cela est, constata Morton, qui retrouvait peu à peu son sang-froid. Il était certainement beaucoup trop gonflé.

— Mais pourquoi celui-ci seulement ?

— Rien ne nous dit que les autres ne sont pas dans le même cas. Je vais changer la roue et vérifier tout à la prochaine station, comme j'aurais dû le faire avant le départ. Je suis impardonnable. J'ai risqué votre vie avec la mienne.

Elle lui entoura le cou de ses bras :

— Tout est bien qui finit bien, dit-elle. Les voitures modernes ne se retournent pas quand un pneu éclate…

— Oui… fit Morton qui continuait à examiner la roue en tenant Ruth par la taille… mais je vais la laisser en révision complète. Supposez que la direction ait lâché, ou les freins ? Déjà cet éclatement à soixante-dix milles à l'heure aurait pu signifier la mort. Et le pire, c'est que je n'y comprends absolument rien.

Bizarrement, une image se forma dans l'esprit de Ruth : l'image de Vince au pied de l'escalier, les regardant tous d'un air hypocrite. Si elle avait pu connaître les pensées de son frère, elle eût mal auguré de l'avenir…

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La matinée s'étirait. Des nuages gris passaient au-dessus des pâtures qui commençaient à un kilomètre de Davon.

Au bord de l'une de ces pâtures s'étendait un bosquet de bouleaux aux troncs livides. Un oiseau piailla en passant entre les arbres. Il venait d'apercevoir sur une branche un animal qui ne lui rappelait rien de connu. Un petit animal aux longs poils roux, frissonnant dans le vent du nord.

All quitta le tronc, progressa le long de la branche. Il avait froid, et regrettait la chaleur de la maison des Moriarty. Il avait faim, aussi. Mais surtout, il avait peur. Une peur qu'aucun singe n'avait jamais éprouvée.

Il avait peur de tomber. Il se demandait pourquoi il se trouvait là, sur cette branche. Et, bien que son équilibre fût parfaitement assuré, que ses gestes fussent d'une grande adresse et d'une grande sûreté, il ne comprenait pas par quel mystérieux enchaînement il avait pu abandonner sa caisse douillette et grimper à cet arbre.

À mesure que le temps passait, une autre crainte s'infiltrait en lui. C'était une crainte vague, dont son cerveau ne parvenait pas à éclaircir la cause.

Car, par-dessus ses sensations et ses émotions, se déroulaient des idées à peine formées, des représentations confusément organisées. Il eut un petit cri rauque, et ce cri se répéta dans sa mémoire selon une forme inattendue :

— All ! disait le cri. All…

De ses yeux bruns à la pupille dilatée, il fixa le sol, à dix mètres au-dessous de lui.

— All ! disait le sol.

Et le vent répéta « All ! » Pour la première fois, il entendait son nom sans qu'on l'eût appelé.

Ce souvenir en éveilla un autre. Encore une image auditive : « Vince ! » Ce nom s'enchaîna avec un souvenir visuel : un garçon immense, qui l'enlevait dans ses bras et le tenait dans les airs.

All oscilla sur sa branche, se rattrapa par la queue, fit un demi-tour et revint au tronc de l'arbre.

— All, Vince, All, Vince, All, Vince…

Il frissonna. Cela tournait en lui, et au-dehors il n'y avait que le bruit du vent et des branches, que le hurlement lointain d'un monstre métallique sur le ruban gris, là-bas.

D'autres sons se mêlèrent aux premiers. Jack… Ellen… Ruth… Walter…, tous reliés à des géants, sauf le dernier. Et puis d'autres encore, incompréhensibles : essence… collège… Dans son crâne, des circuits nerveux se fermaient et jetaient des ponts entre les images. Les bruits devenaient des mots. Les mots s'organisaient en phrases intelligibles :

— Je - suis - un - singe…

Il hurla et s'accrocha des deux bras au tronc de l'arbre pour ne pas tomber.

*
*   *

Pendant un temps inappréciable, sa tête resta vide. Il tremblait de tous ses membres, étroitement collé à l'écorce blanche. Et, doucement, de nouveaux circuits s'enclenchèrent. Des circuits nerveux bloqués par la rouille biologique de toute une race.

— Je - ne - suis - pas - All… disaient les circuits.

Le singe frissonna plus violemment. Les impulsions nerveuses empruntèrent mille chemins nouveaux :

— Je - suis - Vince.

Ces derniers mots dansèrent comme un fanal rouge à un carrefour nocturne. L'animal se laissa glisser jusqu'à terre et se roula en boule au pied de l'arbre, où il resta dans une immobilité complète. Seuls ses flancs se soulevaient au rythme d'une respiration rapide, et ses yeux roulaient sous les paupières battantes.

Les influx continuaient à s'organiser, à se répondre, à se confronter, à s'enrichir.

— Je suis Vince, pensa la bête. All m'a volé mon corps. Et All n'était pas vraiment un singe. Tout ce que j'utilise dans ce cerveau pour pouvoir penser, a été utilisé récemment par un autre. C'est pourquoi je n'ai pas eu de mal à remettre les choses en marche.

Il vit sur le tronc de l'arbre un scarabée gros comme sa main, et une vague d'épouvante l'emporta.

— Je croyais que je devenais fou… pensa-t-il. Mais *je devenais singe.* Et pendant ce temps, celui qui était dans ce corps minuscule entrait dans le mien. *Maintenant,* je vais devenir vraiment fou.

Il poussa un petit cri. Toute la peur de la terre passa dans ce cri.

*
*   *

Il y eut un vide, une absence de pensée. Mais, implacables, les idées revinrent, comme les douleurs d'une dent. Des idées pulsatiles. Des fers rouges. Une foule de souvenirs restaient imprimés dans les cellules cérébrales de la bête. Des souvenirs qui tenaient au précédent usurpateur et à bien d'autres. Mais les plus clairs étaient aussi les plus récents. La bête se hâta de voiler cette masse de renseignements effrayants, pour s'arrêter au plus pressé, à ce qui mettait immédiatement en jeu son existence :

— Peut-être le véritable All m'aide-t-il, en me conduisant vers ce qui est primordial : manger, éviter les périls…

Mais les souvenirs jaillissaient. Des souvenirs de bagarres, de meurtres. Des corps de femmes, auxquels le véritable Vince songeait depuis deux ou trois ans. Les souvenirs se montraient plus vrais que les rêves. Plus présents.

— Personne ne va s'apercevoir qu'un autre habite mon corps. Si les souvenirs laissent un dépôt, les miens sont attachés aussi à mon cerveau. *Il* va pouvoir s'en servir. Il n'y aura pas de rupture… À part sa personnalité qui est celle d'un assassin…

Le singe leva la tête pour surveiller la plaine, à l'orée du bosquet. Il avait cru entendre des aboiements.

— Des chiens ! Je serai dévoré.

Il ne voyait rien. Il était trop petit. Il fallait se mettre en sûreté. D'un bond, il fut à deux mètres du sol et grimpa le long du tronc à une vitesse vertigineuse. La frayeur et le désespoir se mêlèrent à une sensation exaltante de puissance physique malgré sa petite taille, et d'adresse. Il sauta d'une branche à l'autre, parcourut ainsi tout le bosquet en criant brusquement de joie. Pour un instant confondues, la « personnalité » de All et celle de Vince s'unirent dans la magie du jeu pour faire reculer la terreur.

L'animal s'arrêta dans la fourche d'un jeune fût que le vent balançait, et regretta d'avoir crié.

— Se surveiller. Ne pas attirer l'attention. N'importe quoi peut arriver… Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux être mort ?

Il se gratta fébrilement un bras.

— Non. Je viens de goûter à la vie mieux que je n'ai jamais pu le faire dans mon corps humain.

Puis, sans transition, il sombra au fond de la pire détresse.

*

*   *

Le contact que Vince venait de prendre avec sa nouvelle enveloppe restait fragmentaire. Son esprit encore entravé par une structure nerveuse trop sommaire, juxtaposait des sensations, des constatations, des souvenirs, teintait l'ensemble d'une certaine couleur affective, mais il n'avait pas véritablement pris conscience de son état. Tout cela ne dépassait pas le niveau imparti à l'organisme qu'il habitait. Il était dans la situation d'un opéré au sortir de l'anesthésie, qui erre au sein d'un monde de douleurs confuses et qui, désorienté dans le temps et l'espace, rassemble maladroitement ses idées. De même que cet opéré, il réapprenait l'usage du cerveau et les douleurs précisaient leurs contours en augmentant de violence. Mais il s'agissait là de douleurs morales et personne ne viendrait lui administrer de remède.

Lorsqu'il eût mieux tiré parti de l'instrument qu'on lui avait abandonné, il commença à mesurer l'étendue du désastre. Le visage de sa mère surgit dans sa mémoire.

Il se remit à crier : il ne connaissait plus les larmes.

*

*   *

Derrière la personnalité de celui qui avait pris les commandes, All, le vrai, existait toujours. Depuis longtemps il s'était accoutumé à ce

parasitisme où les hôtes passaient comme en transit.

Cette maladie en avait fait un animal misérable car le moindre de ses gestes se trouvait paralysé par un antagoniste plus puissant qui menait à sa guise leur corps commun. Il était sans cesse à la chaîne, et cette chaîne interne l'entravait plus sûrement que l'eût fait nul lien corporel.

Mais, pour la première fois, il cohabitait avec un adolescent, presque un enfant, dont la vie mentale s'appuyait encore sur des émotions et des instincts plus que sur des enchaînements rationnels. Ce nouvel hôte fut aussitôt pour lui plus proche, plus léger. Il lutta mieux contre lui en profitant de ses faiblesses : ainsi avait-il réussi à se livrer à cette voltige au sommet des arbres.

Pourtant, devant cette douleur qui envahissait tout, All resta impuissant. Elle fut la sienne durant de terribles minutes.

*
* *

Le cri lointain d'un klaxon traversa l'immense plaine. Vince l'entendit et se tut. Le hululement avait évoqué l'image de Jack Moriarty, en cotte bleue, casquette de cuir sur la tête… une image environnée d'un souvenir olfactif : l'essence.

La bête resta un instant immobile et silencieuse, fouillant l'horizon des yeux, du haut de son observatoire. Elle vit au loin un petit objet bleu qui glissait avec vélocité. Elle savait que, de près, ce petit objet lui paraîtrait énorme.

— Plus énorme encore que je ne l'imagine… Je suis maintenant dix fois plus petit.

Le singe roux examina ses mains :

— Encore une chance que…

La pensée se perdit dans une soudaine sensation de faim. Puis :

— Impossible de vivre ainsi longtemps. La folie… Mais je me *souviens* de tant de choses, ayant trait à des gens différents…

Un nom surgit : « Bentham ».

L'animal fit une pirouette autour de la fourche que formaient les deux branches.

Vince ne se rendait pas compte de l'influence qu'exerçait All. Par ses impulsions soudaines, le singe arrachait son hôte à une douleur trop prolongée, et lui permettait de réagir.

— Cette faculté fantastique…

Vince ne s'étonnait pas outre mesure de l'aventure insensée où il était entraîné : le monde du merveilleux n'avait pas encore disparu à ses regards. Adulte, il eût difficilement résisté.

— Cette faculté fantastique tient à All lui-même. Il est en quelque sorte apte à être possédé par un esprit étranger – par échange.

La bestiole se gratta vigoureusement une patte.

— Je vais chez Bentham…

*
* *

Sur le sol, le singe s'orienta. Il se représenta la demeure de Bentham, en plein centre de la ville. Comment y parvenir sain et sauf ? Des dangers nombreux en jalonnaient le chemin… Mais le jour venait à peine de se

lever, et la circulation devait être encore presque nulle. Il avait des chances de ne rencontrer personne s'il se hâtait.

Se hâter ? All devait parvenir d'abord aux premières maisons, avant de se faufiler dans les rues ; cela représentait pour lui une perte de temps assez faible, mais qui risquait malgré tout de le jeter dans un trafic important, où l'on ne manquerait pas de le remarquer et de lui donner la chasse. Il hésita. Pourquoi donc avait-il décidé de se rendre chez Bentham ?

Il sautilla sur place. Dans un éclair, Vince eut l'impression que All n'était pas si incapable de pensées cohérentes qu'il l'avait cru. Quelque chose comme une aide venait de lui être fournie, et cette aide semblait – contre toute apparence – provenir du singe ; comme si la bête eût pénétré et retenu les pensées de son « locataire », et qu'elle lui eût tendu la perche : Vince désirait se rendre chez Bentham pour tenter un autre échange. Il n'avait à sa disposition aucun moyen de défaire ce qui avait été fait… mais ne pourrait-il tenter de le refaire ? Il se vit sous la forme de Bentham, tandis que celui-ci le remplaçait dans le cerveau du singe.

*

* *

Comme il traversait un petit sentier, il entendit de nouveau les aboiements, plus proches cette fois. Il s'arrêta, effrayé. Ainsi, il s'était à peine mis en route, et déjà les dangers le guettaient. Il douta de jamais parvenir jusqu'à Davon, encore moins jusqu'au domicile de Bentham.

Les aboiements reprirent, encore plus proches. All se dressa, huma l'air froid du matin, et revint rapidement jusqu'à l'arbre qu'il venait de quitter. Comme il grimpait prestement le long du tronc, un bruit de course accompagné d'aboiements furieux retentit dans le bosquet. All baissa la tête vers le sol : deux grands chiens de chasse, en arrêt au pied de l'arbre, agitaient violemment la queue et aboyaient férocement.

— Je ne m'en débarrasserai jamais… songea Vince.

Il devenait impossible d'abandonner l'abri de l'arbre. S'il descendait, les chiens le mettraient en pièce. Et comme ils allaient probablement continuer à aboyer ainsi pendant des heures, quelqu'un viendrait, s'étonnerait, se hâterait de s'emparer de lui d'une façon ou d'une autre. Ce serait la fourrière, à moins que la famille Moriarty le réclamât. Dans ce cas, il augurait mal des réactions de celui qui animait à présent l'apparence de Vince. Il risquait à son contact plus qu'entre les mains de quiconque.

Les chiens se turent brusquement et s'enfuirent sans raison apparente.

CHAPITRE II

Les yeux et les oreilles aux aguets, le singe se laissa glisser le long du tronc. Arrivé sur le sol, il se préparait à reprendre le chemin qui conduisait vers la route, lorsqu'il entendit un léger coup de sifflet.

Instantanément, il se souvint d'un bruit analogue, qui avait frappé ses oreilles le matin même, à travers la porte de la maison des Moriarty. Un bruit qui avait déclenché dans ses muscles une série de mouvements irrésistibles, quoique ordonnée par une opération mentale complexe et, semblait-il, d'origine personnelle : il avait revu clairement les différentes issues du bâtiment, choisi celle qui avait le plus de chances d'être ouverte, et s'était rapidement dirigé vers elle. Le vasistas de l'escalier auquel il pensait, demeurait effectivement ouvert. Il s'était adroitement laissé glisser le long d'un tuyau de gouttière jusqu'à la pelouse et de là il avait gagné la route.

À présent, toutes les images défilaient en lui, tandis que les mêmes impulsions le portaient vers un taillis qu'il traversa. De l'autre côté, il s'immobilisa avec un cri étouffé : un homme l'attendait au milieu du sentier.

D'autres souvenirs formèrent en lui un nom : d'Espart.

À partir de cet instant, il ne fut plus maître de ses mouvements. Sans pouvoir discerner quelle sorte de domination l'homme exerçait sur lui, et par quels moyens, il se trouva juché sur l'épaule de d'Espart qui, sans un mot, se mit en marche vers la route.

*
*   *

Le nom de Bentham flottait encore dans son esprit, mais comme flou et soudain éloigné. La personnalité de Vince se repliait devant la double influence de d'Espart, envahissante et torrentielle, et de All, à peine ébauchée mais plus présente que jamais. La bête se mécanisait, perdait de vue l'horreur du conflit interne où elle venait de se débattre.

D'Espart atteignit la route, sans avoir proféré une seule parole. Du haut de son perchoir, l'animal vit une longue voiture rangée sur le bas-côté et se mit à gémir. Terré au fond de son nouveau logis, Vince comprit qu'on allait l'arracher à tout ce qu'il avait connu, lui ôter toute possibilité d'action personnelle, l'enfermer plus que jamais dans ce corps étroit et bestial où, peut-être, il finirait par oublier lui-même ce qu'il avait été. Il en vint, dans cette anesthésie de la conscience où l'avait plongé l'apparition de d'Espart, à espérer confusément cet oubli, comme une forme de mort. L'homme ouvrit une portière et All sauta sur les coussins où il se mit à trembler. Sans prendre garde à lui, d'Espart prit le volant et démarra. Dans la brume, l'Oldsmobile noire accéléra sans bruit.

*

*   *

All, en se faufilant à travers champs et bosquets, avait décrit autour de Davon un demi-cercle, et la direction du Sud prise par la voiture l'amena à traverser la ville. Pelotonné sur les coussins, il vit au travers des vitres les sommets des maisons et une panique le jeta contre la portière. Il écrasa son museau contre la vitre relevée, pour voir une dernière fois défiler toutes ces façades qu'il connaissait depuis si longtemps, ces boutiques où il était entré, cette rue rectiligne que l'heure matinale laissait à peu près déserte. Ses gémissements reprirent.

— La paix ! dit d'Espart sans élever la voix.

Avant d'avoir entendu ces mots, All les avait ressentis dans son crâne, comme des balles tirées à bout portant. Il se tut, grelottant, et se tapit de nouveau.

— Nous allons nous arrêter dans un endroit que tu connais bien… avertit d'Espart comme pour lui-même.

Visiblement, il ne parlait à haute voix que par jeu : les pensées qu'il désirait transmettre atteignaient le cerveau de l'animal par une autre voie que celle du son. Elles atteignaient ce but quelques fractions de seconde avant que l'oreille de All en fût frappée – ce qui entraînait pour la bête une douloureuse sensation d'écho.

— Tu connais cet endroit… poursuivit d'Espart, mais tu ne te montreras pas. Je ne veux pas avoir à subir de questions inutiles. Dissimule-toi contre la portière, au pied de la banquette.

Avant d'avoir songé à désobéir, All sautait sur le plancher de la voiture, et se tassait en une petite boule de poils roux difficilement visible de l'extérieur, même pour un regard proche et inquisiteur.

L'Oldsmobile ralentissait. Elle stoppa bientôt. Abaissant sa vitre, d'Espart s'adressa à quelqu'un et dit simplement :

— Le plein.

Il y eut au-dehors un ensemble de bruits que All connaissait bien : le ronronnement d'un volucompteur en marche, le glissement du tuyau de la pompe, le claquement du volet protégeant le bouchon de réservoir. Puis une main qui tenait une éponge apparut sur le pare-brise. All, la tête levée, suivit les évolutions de cette main et poussa un léger cri.

La main portait une bague indienne et cette bague n'existait pas en un grand nombre d'exemplaires. Ellen Moriarty l'avait offerte à son mari quelques années auparavant lors d'un voyage à Toronto…

*

*   *

D'Espart frappa du plat de la main sur la banquette. All s'agitait en gémissant faiblement, partagé entre la puissance dominatrice de l'homme et la dévorante envie de signaler sa présence. Profondément enfoui dans l'obscurité mentale de la bête, ce qui restait de Vince comprit qu'il ne réussirait pas à attirer l'attention et qu'au reste cela ne serait guère utile : Jack s'étonnerait seulement de la présence du singe et le prendrait pour un autre que All. Et si même il le reconnaissait au comportement de l'animal à son égard, il n'oserait pas accuser le conducteur d'avoir volé la mascotte de son fils. De toute façon, il ne pourrait évidemment établir aucun rapport entre All et Vince.

D'Espart descendit, laissa la portière ouverte et se mit à faire les cent pas

sur la route. All entendit un bruit de chaussures écrasant du gravier, puis la voix d'un jeune garçon qui criait :

— *So long, dad !*

All plongea le museau entre ses pattes, mais une autre voix atteignit ses oreilles :

— Bon travail ! disait Jack.

Un silence, puis la même voix :

— Bah ! On raconte bien des histoires sur la jeunesse… Le mien est une vraie crème de gosse !

Ce fut enfin la voix de d'Espart :

— Eh bien, ce n'est pas le cas du mien. S'il continue, il finira sur la chaise…

Durant ces échanges de paroles, la bête était restée blottie sur le plancher de la voiture, les poils hérissés, les yeux démesurément ouverts. Une sorte de filet semblait la ligoter à la même place, bien qu'une effrayante impulsion l'ait poussée à bondir sur la route.

Un raclement s'éleva, quelques mots indistincts, et d'Espart remonta au volant. Rapidement, l'Oldsmobile prit la route de Chicago.

*
* *

Le voyage se prolongeait. D'Espart autorisa All à reprendre sa place sur la banquette et alla jusqu'à lui parler sur un ton faussement bonhomme :

— Chasse tes préoccupations… dit-il. Je sais que tu comprends parfaitement mes paroles, c'est pourquoi je me fais un plaisir de bavarder. Ah ! bien entendu, tu ne peux répondre. Mais tu n'en penses pas moins, n'est-ce pas, *Vincent* ?

Il sourit sans quitter la route des yeux.

— Vois-tu, reprit-il, je suis handicapé par un détail, qui me fait perdre beaucoup de temps. Alors que les crapules changent de peau en un instant – il leur suffit de donner leur assentiment à l'opération, et je les place dans des conditions telles qu'elles le donnent volontiers, ne croyant guère s'engager – alors que les crapules, donc, vont vite en besogne, les individus pleins de bons sentiments opposent au transfert une résistance assez longue. Cela dure quelquefois des semaines.

Il se tut, rumina son idée, et poursuivit :

— Je m'intéresse beaucoup à ton cas, mon petit Vince. Je suis tombé sur toi par hasard, au cours des recherches que je suis contraint de mener, et il m'a semblé divertissant de rendre un peu de jeunesse à mon entourage. Que veux-tu, la besogne devient fastidieuse à la longue, et on a beau faire un chemin interminable, on arrive toujours à des résultats comparables. Pour la première fois, j'ai affaire à quelqu'un d'assez neuf. C'est pour moi un petit changement dans une activité bien monotone et bien rebutante.

Il tourna légèrement la tête vers la bête immobile et sourit : il y avait quelque chose d'amer dans ce sourire.

— Ne t'imagine pas que je passe mon temps à ces fariboles pour mon seul plaisir. Non. Je suis sous les ordres d'un supérieur – je devrais dire un inférieur, car dans notre hiérarchie, tout est à l'envers de celle qu'on t'enseigne à respecter.

Il fixa la route.

— Oh ! dit-il en haussant les épaules, ce n'est pas un grand plaisir, mais ce n'est pas non plus détestable… et j'obtiens tout de même pas mal de

choses en échange.

Il hocha la tête d'un air satisfait :

— Et puis, vois-tu, on fait coup double. On peut prolonger considérablement la vie des mauvais après les avoir aidés dans leurs méfaits, et raccourcir la vie des bons en les faisant passer pour coupables quand ils sont innocents. En fait, beaucoup d'innocents paient pour les coupables, bien en dehors de mon intervention… Mais ce travail artisanal auquel je me suis voué satisfait toujours de vieux amis. Il apporte un peu de sel aux absurdités de l'injustice, tout en aidant la justice à se tromper.

Il s'esclaffa.

— Allons, fit-il, tout ce que je me laisse aller à te dire, peu de gens le savent, crois-moi. À la vérité, j'ai l'impression d'aller à l'aveuglette. Ton âge, comprends-tu… C'est pourquoi j'ai besoin d'un trait d'union.

Il serra les lèvres :

— Où vais-je bien pouvoir te mettre, maintenant ? demanda-t-il d'un air sournois.

Immobile, le museau entre les pattes, l'animal avait conservé l'attitude du singe le plus ordinaire. Il ne sembla pas avoir compris quoi que ce fût au discours de d'Espart.

CHAPITRE III

Au moment où la voiture stoppa, Vince, encore imprégné des paroles de l'homme, revint à une conscience plus claire et ses pensées comme au travers d'un épais rideau, formèrent autour de lui une carapace qui l'isolait de sa nouvelle condition : d'Espart – était-il sincère ? – se heurtait de son plein gré à une situation devant laquelle il ne s'était pas encore trouvé. Il y avait là une fissure, un défaut dans la puissance de l'agresseur, qui permettrait peut-être à Vince de contre-attaquer.

Comment ? La première des tentatives consistait à concentrer la volonté, chercher à briser ces liens qui entravaient tout mouvement, toute initiative. L'issue restait problématique, au souvenir de la douloureuse épreuve que All avait dû subir à l'instant où d'Espart faisait le plein d'essence… mais il semblait que de nouvelles conditions se présentaient, par l'incertitude de l'homme, et que cette incertitude renforçait d'autant les efforts éventuels du captif. Étrangement, Vince eut le sentiment que, dès à présent, il n'était plus incapable de s'enfuir. Ou cela venait-il d'un changement d'humeur chez d'Espart, qui décidait soudain de laisser à sa victime une latitude de liberté dont elle ne pourrait pas tirer grand-chose ? N'importe, Vince espéra vaguement que la situation n'était plus sans issue.

Mais il se garda du moindre mouvement qui eût trahi cette demi-libération – même accordée.

*

*   *

D'Espart mit pied à terre et fit un signe, avec un claquement de doigts. Docile, All sauta sur le sol, puis grimpa sur l'épaule qui se tendait vers lui.

D'ores et déjà, il *savait* qu'il aurait pu s'enfuir. Mais une fuite stupide et prématurée ne mènerait à rien. Il fallait découvrir d'autres défauts à la cuirasse, ou profiter d'une confiance plus grande encore…

Vince réfléchit intensément. Avec peine, il mobilisa tout le matériel nerveux qu'on lui avait imposé. En examinant la situation sous toutes ses faces, il ne trouvait qu'une voie de salut possible : faire naître la confiance chez d'Espart, tout en exhumant les souvenirs utilisables parmi ceux qui se présentaient. Ces efforts se multipliaient en raison des brutales bouffées de terreur ou de désespoir qui venaient à chaque instant détruire les premiers linéaments d'un plan d'action… Émotions intenses mais brèves, qui laissaient l'esprit de Vince dans un désarroi malaisé à dominer.

Du haut de l'épaule de d'Espart, la bête vit les plantes sauvages d'un jardin de banlieue et la façade d'une maison vétuste. L'homme ouvrit la porte de bois noir et la referma soigneusement derrière lui. Il prit ensuite le singe par la peau du cou et le laissa choir sur un tapis de haute laine. Cette chute, amortie par une matière molle et douce, imprima dans l'esprit de Vince l'une des sensations les plus insolites qu'il eût ressenties depuis le début de sa folle aventure : le contact d'une matière qui n'était pas

étrangère ; mais dont le corps même qu'habitait Vince faisait quelque chose d'étranger – sensation déjà plus ou moins ressentie, mais à un bien moindre degré. Vince se demanda s'il ne s'agissait pas là d'une nouvelle preuve de la liberté retrouvée.

D'Espart, sans prendre garde au singe qu'il laissait dans le vestibule, commença de gravir un escalier qui décrivait une courbe. Au milieu de la courbe, il s'arrêta et planta de loin ses yeux dans ceux de All :

— Il y a deux inconnues, dit-il avec intérêt : l'une dans la jeunesse du locataire, l'autre dans le côté un peu spécial du propriétaire.

Vince, qui interprétait mal, redressa son erreur : il comprit que d'Espart parlait de All en employant le mot propriétaire – propriétaire du corps – et de lui, Vince à propos du terme de locataire.

— Un côté un peu spécial en ce sens que les Patas ne grimpent pas aux arbres. Je crois avoir été bien inspiré en m'assurant de celui-ci. Cette particularité n'est certes qu'un aspect de tout l'animal… un singe spécial. Seul en son genre. Une individualité qui m'aide beaucoup… Mais si je la fais coexister avec une *autre* particularité : la jeunesse du locataire…

Il continua de gravir les marches, et sa voix se perdit.

*

* *

All resta une longue minute à la même place. Son cerveau triait des souvenirs, comme on cherche dans une masse de cailloux les quelques diamants qui résoudront le problème. Un tableau le retint, celui d'un living-room luxueux, avec trois personnages : un corps étendu sur la moquette – un certain Marlowe – un homme frappé d'une balle dans la jambe, en pleine chute, figé par la photographie de la mémoire ; un troisième, revolver en main, sourire aux lèvres. Ce troisième personnage avait les traits de d'Espart.

Il sut que le blessé s'était nommé Crane, Gregory Crane, et que depuis le jour où s'était déroulé cet événement il prétendait se nommer Cavendish. Il y avait à travers le cerveau de All tout une toile d'araignée de souvenirs qui appartenaient à Cavendish. Ils étaient intimement mêlés à ceux que Crane y avait laissés, mais on ne pouvait s'y tromper : ils étaient antérieurs.

Les poumons de la bête s'immobilisèrent, comme soudainement écrasés par un poids terrible : Vince comprenait brutalement que Cavendish était probablement accusé du meurtre de Marlowe, commis par Crane, et que c'était ce Crane qui faisait maintenant mouvoir son apparence à lui, Vince, que d'Espart lui avait volée.

Jack, Ellen, Ruth, Walter vivaient à présent avec un assassin qui avait pris les traits de Vince, son corps, sa voix. Ils étaient tous les quatre en péril de mort.

*

* *

All poussa un gémissement : il avait faim. Mais derrière ce gémissement de la bête, il y avait un appel au secours qui venait de Vince. All se faufila d'abord dans une cuisine où une corbeille de fruits l'attira. Il y trouva de petites pommes ridées, des noix et des amandes, sur lesquelles il se jeta avidement.

Vince participait à la joie du singe qui apaisait sa faim. Mais il restait fixé à la terrible certitude qu'il venait d'acquérir, et approfondissait sans relâche les souvenirs sur lesquels il s'était appuyé. À la longue, un autre résultat se fit jour.

All n'était pas totalement et définitivement séparé de ceux qu'il avait hébergés. Vince devait-il voir là une conséquence de sa jeunesse, plus réceptive à certains contacts impondérables, et vérifier ainsi le bien-fondé des doutes émis par d'Espart ? Quoi qu'il en fût, une liaison demeurait, dont Vince tenta aussitôt de tirer le maximum.

Tout d'abord, ce ne fut que l'écho lointain et indéchiffrable de nombreuses pensées situées juste à la limite de la conscience. Comme un infime bruit de friture résiduel derrière une émission enfin clarifiée. Avec peine, Vince s'interrogea sur l'origine de ces pensées parasites, dont il n'était pas encore sûr qu'elles ne représentaient pas sa traduction personnelle des pensées élémentaires appartenant en propre à All. Il renonça vite à cette interprétation.

Avec une excitation croissante, il sentit clairement que All se tenait entre deux sources d'émissions mentales plus puissantes que les autres. Il s'avéra qu'un ordre chronologique les liait à la bête : l'une provenait de celui qui avait quitté le corps du singe *avant* la rencontre entre All et Vince ; l'autre, de celui qui avait bénéficié de cette rencontre.

L'étincelle d'existence qui représentait encore Vincent Moriarty se mit à suivre ces émissions mentales avec autant d'attention qu'en montrait naguère le jeune collégien durant les cours de mathématiques. Avec une concentration d'esprit épuisante, il capta d'abord celle de Crane.

À Davon, celui qui avait usurpé la personnalité de Vince se réjouissait de l'insolence et de la brutalité avec laquelle il avait répondu à Ruth et à Ellen, le matin même, et formait des projets meurtriers – projets qu'il devait réaliser au cours de la prochaine nuit.

Vince abandonna avec une épouvante désespérée le fil de cette pensée ennemie, et synchronisa son attention avec l'autre. Il apprit que Cavendish, arrêté et inculpé d'homicide volontaire sous le nom et sous l'apparence de Crane, était depuis de longs jours enfermé dans la prison d'État où il attendait son procès. Grâce aux souvenirs de Crane imprimés dans son cerveau, Cavendish situait avec précision les bâtiments pénitentiaires. C'est ainsi que Vince put les situer lui-même – ce qui aboutit à l'édification d'un plan dont il se mit à espérer le salut.

*

*   *

D'Espart ne reparaissait pas. All, qui avait apaisé sa faim malgré les phénomènes épuisants dont son petit cerveau était le siège, se mit à rôder à travers les pièces du rez-de-chaussée.

Vince était à la recherche d'une issue. De toute évidence, l'intolérable domination que d'Espart avait exercée sur lui, s'était dissipée bien avant qu'il laissât l'animal errer dans la maison. Mais soit qu'il n'ignorât pas que All ne lui était plus soumis, soit tout simplement par surcroît de précautions, d'Espart avait eu soin de n'ouvrir aucune fenêtre, de ne laisser avec l'extérieur aucune communication si étroite fût-elle.

All, dans une pièce très sombre, s'approcha de la muraille, à un endroit où il tâta des deux mains le papier qui la tapissait. Ainsi que Vince l'avait deviné à une faible trace, ce papier recouvrait un orifice réglementaire

réservé par les maçons en vue de l'utilisation éventuelle de la cheminée avec laquelle il communiquait.

All regarda de tous côtés, tendit l'oreille. D'Espart devait être absorbé là-haut dans quelque tâche malveillante et ne prenait pas le moindre intérêt à ses mouvements.

— Tenter n'importe quoi, le plus vite possible, songea Vince.

De ses petites mains griffues. All déchira le papier mural, découvrit un trou rond où il s'introduisit, et disparut promptement dans les ténèbres de la cheminée…

CHAPITRE IV

Assis sur sa couchette, le prisonnier rassemblait ce qui lui restait de lucidité. Il avait soutenu pendant plus de quinze jours une lutte de tous les instants contre la démence, et, paradoxalement, les ricanements des policiers chargés de ses interrogatoires avaient en partie contribué à conserver son équilibre.

Durant plusieurs jours de suite, le renom de simulateur obstiné qu'il avait parmi eux l'avait porté à espérer qu'il souffrait seulement d'une maladie de la personnalité : pour que l'on parlât de simulation – alors qu'il savait bien lui-même qu'il ne simulait rien – il fallait que son attitude rappelât au moins en partie celle de certains malades mentaux ; il préférait croire qu'il était vraiment malade, plutôt que victime de cette diabolique aventure.

À présent, il doutait. Le caractère terriblement authentique de ses souvenirs le portait à se croire véritablement la victime de quelque machination maléfique, au sujet de laquelle il eût naguère haussé les épaules. Mais il existait deux faces à cette métamorphose : maladie de la personnalité, peut-être, en ce sens qu'il se sentait, lui, Cavendish, exilé dans un corps nommé Crâne… mais aussi défaite de Cavendish après cette lente invasion du singe qu'il avait un jour découvert à sa porte. Ou bien, comme le prétendait le psychiatre qui l'avait examiné – et qui, lui, ne parlait pas de simulation – ou bien il était atteint de délire d'influence avec sensation de transfert dans un organisme étranger, ou bien les événements s'étaient *réellement* déroulés ainsi, sans délire.

Cavendish – ou plutôt l'inconnu qui faisait mouvoir la forme de Cavendish – avait été interrogé de son côté en raison des stupéfiantes connaissances que le prisonnier révélait à son égard. Il avait raconté aux policiers que Crane l'avait autrefois poursuivi de sa curiosité, et continuait sans doute à le faire surveiller par des gens à lui… Mais ces explications ne suffisaient pas à élucider le mystère que constituait l'ensemble ébouriffant de renseignements que Crane possédait sur Cavendish. Une confrontation entre les deux hommes s'était terminée par des accusations délirantes de la part de Crane, et des insultes auxquelles Cavendish n'avait opposé qu'un sourire réprobateur.

En bref, la position sociale de Cavendish, ingénieur dans une importante société de Chicago, et son attitude réservée, avaient tranché sur le comportement impulsif, les paroles violentes et le passé très chargé de Crane. On avait renvoyé Cavendish à ses travaux en s'excusant de lui avoir fait perdre du temps. Seul, le lieutenant Gowers s'était intéressé aux déclarations de Crane concernant d'Espart et son singe, et sans pour autant abandonner l'enquête qu'il menait sur le couple étrange, avait commencé une discrète surveillance des agissements de Cavendish afin de vérifier que celui-ci ne menait pas une double vie…

Tout cela, bien entendu, n'avait pas la moindre chance de modifier le cours du procès qui allait avoir lieu, ni le contenu du verdict que Crane

s'entendrait lire : Sing-Sing ou la chaise s'il était considéré responsable de ses actes – une chambre capitonnée dans le cas contraire.

*
*   *

Le prisonnier leva la tête. Il avait entendu un tintement métallique dans la direction de la lucarne munie de barreaux. Incrédule, il aperçut un petit bras velu surgir de l'entablement invisible. Au bout de ce bras se balançait avec un faible bruit un trousseau d'une douzaine de clefs de petit format. En un éclair, il comprit que le singe avait retrouvé sa piste et que, pour une raison ou une autre, il avait échappé à l'autorité de d'Espart. Le corps du singe servait de prison à un autre innocent qui venait l'aider.

D'un bond, il fut sur ses pieds, surveillant le judas percé dans la porte. Nul mouvement ne se faisait entendre le long des couloirs. Il se saisit rapidement du trousseau et le petit bras disparut. Un instant, l'homme resta pétrifié, incapable de croire à tant de chance, incapable d'espérer sérieusement s'évader. Un pas régulier naquit au fond de la galerie qui passait devant la cellule. Le pas se rapprocha, fit résonner le sol à deux mètres, puis décrût. Le gardien poursuivait sa tournée de surveillance. Crane, assis sur sa paillasse dans une posture assez découragée pour ne pas donner l'éveil si le gardien avait démasqué le judas, se leva avec précaution et commença à essayer les clefs qu'il avait en main. Ces tentatives lui semblèrent affreusement bruyantes, mais il parvint enfin à trouver la bonne clef : celle qui ouvrit la porte d'acier.

Dans le couloir désert, il discerna une petite boule rousse qui approchait silencieusement avec vélocité. All se planta devant lui et lui indiqua par une suite de gestes le chemin à suivre. Le prisonnier aux aguets se hâta derrière lui.

*
*   *

Comme le singe se déplaçait rapidement de toits en toits et de palissades en caniveaux, avec la complicité de la nuit tombante, un brusque tiraillement en arrière avait un instant interrompu sa course. Il avait aussitôt deviné que d'Espart avait achevé la besogne à laquelle il s'était attaché dès son arrivée, et que son esprit libéré tentait de retrouver son influence sur l'animal.

Mais d'Espart avait cru que toutes les issues de la maison étaient parfaitement impraticables, même pour une bête de cette taille. Il avait oublié l'existence d'une cheminée inutilisée, ou du moins n'aurait pas imaginé que le singe en découvrirait l'aboutissement malgré le papier mural qui la dissimulait.

Ainsi, quand il voulut s'assurer de la présence de l'animal, il commença à l'appeler mentalement comme il avait coutume de le faire. En découvrant l'orifice de la cheminée entouré d'une collerette de papier déchiré, il comprit que le singe avait pris la fuite, ce qui le surprit et l'inquiéta : son ascendant sur la bête n'avait jamais posé le moindre problème depuis qu'il l'avait sous sa domination, et il rapporta immédiatement ce phénomène inhabituel à l'âge du sujet auquel il s'était attaqué.

L'ordre psychique qu'il lança aussitôt arrivait trop tard : All avait eu le temps de s'éloigner assez de lui pour pouvoir résister à la force qui le tirait

en arrière.

Après un instant de lutte où la bête avait mené sous l'impulsion de Vince un combat désespéré, d'Espart avait senti que le contrôle lui échappait. Il songea bien à un lien mental entre Vince et Cavendish, mais il n'alla pas jusqu'au bout des conséquences qu'impliquait un tel courant. Il se résigna à attendre que la bête revînt d'elle-même, ou que les services publics l'informent de sa présence en fourrière. Dans cette éventualité, il téléphona aux bureaux spécialisés dans ces sortes de ramassages, et les avertit de la perte d'un petit singe roux qui lui appartenait. On lui répondit en riant que si on trouvait un singe dans North Michigan Avenue, il s'agirait certainement du sien – et même si on en trouvait un n'importe où dans l'État d'Illinois… Ah ! en Californie, avec toutes ces vedettes de l'écran qui tenaient à se singulariser, c'eût été autre chose ! Ainsi, le préposé aux chiens errants de Los Angeles avait un jour…

D'Espart raccrocha furieusement.

*

*   *

All avait eu tout le temps nécessaire pour étudier la topographie de la prison – dans laquelle il était entré sans difficulté, franchissant les murs les plus élevés grâce aux plus petites aspérités, passant entre des barreaux trop rapprochés pour que la tête d'un homme pût s'y introduire. Déjà servi par sa petite taille, il avait été puissamment aidé par son adresse et sa rapidité dans la traversée des zones éclairées et surveillées. Vince avait mené là, par son intermédiaire, le jeu le plus excitant et le plus divertissant auquel il eût jamais l'occasion de se livrer…

Subtiliser des trousseaux de clefs correspondant aux portes que le prisonnier aurait à ouvrir, s'était avéré un peu plus malaisé. Mais ces trousseaux reposaient en paix sur les bureaux des gardiens-chefs et les numéros des portes ou des grilles se trouvaient fixés à chaque clef. Dans l'une des chambres de garde, All avait dû faire croire à la présence d'un rat en lançant dans un coin une « dîme » trouvée sur le sol, afin de détourner l'attention des deux gardiens armés qui fumaient en discutant.

Toujours guidé par les émissions mentales involontaires du prisonnier, il avait assez vite localisé sa cellule. La vue d'un plan mural des bâtiments lui avait permis de tracer le meilleur itinéraire de fuite, et c'est seulement en possession de tous ces éléments qu'il avait atteint par l'extérieur la fenêtre grillée qu'il se proposait d'utiliser pour faire parvenir à destination un choix de clefs prélevées sur chaque trousseau.

Ces travaux préliminaires lui avaient demandé près d'une heure. Lorsqu'il eut délivré l'homme et qu'il lui eut indiqué du geste les clefs correspondant aux portes à ouvrir, il le précéda dans les couloirs, l'avertissant à vingt mètres de distance si la voie était libre ou dangereusement gardée.

L'évadé parvint ainsi sans encombre à la porte principale, gardée par un seul policier somnolent. All surgit soudain devant le gardien et le fixa sans un geste. Le fonctionnaire se passa la main sur les yeux, les ouvrit tout grands et se leva du tabouret sur lequel il était assis… pour tomber en avant sous le coup de poing que Crane lui assena sur la nuque. La porte fut ouverte et l'évasion consommée. La sirène d'alarme ne se déclencha qu'après dix longues minutes.

CHAPITRE V

La balle que Crane avait reçue dans la jambe n'avait fait qu'effleurer l'os, et la cicatrisation de la plaie était pratiquement terminée. Néanmoins, la marche restait fatigante et le blessé dut s'arrêter plusieurs fois en cours de route. All en profita pour s'introduire dans une pharmacie-drugstore par un soupirail, et rapporter à Crane un flacon de chloroforme et un paquet de coton hydrophile. Sous un lampadaire, il désigna de sa main minuscule l'étiquette du flacon, et Crane comprit quel usage il se proposait d'en faire.

D'Espart devait s'en être remis à la vigilance des pouvoirs publics pour rentrer en possession du singe, et s'être endormi sans crainte ni remords, car All ne reçut aucune injonction télépathique en approchant de sa demeure. Il laissa Crane à la porte en lui désignant avec insistance le coton et le chloroforme, et s'introduisit dans la maison par le chemin qu'il avait suivi pour s'en échapper.

Resté seul, Crane se remémora les circonstances extraordinaires de son évasion. Il dut reconnaître qu'il avait ressenti la plus profonde stupéfaction, mêlée à une sorte de crainte, en suivant le manège humain de l'animal – bien qu'il se fût assez bien souvenu de son propre passage dans le corps de la bête. Une autre crainte restait présente : celle de la police dont les patrouilles devaient en cet instant fouiller la ville.

Au-dessus de sa tête, une fenêtre s'illumina.

*
*   *

All avait grimpé tout droit jusqu'à la chambre de d'Espart et avait éveillé le dormeur en menant contre sa porte un vacarme intolérable. D'Espart s'était levé, comprenant ou croyant comprendre que son autorité sur le singe avait enfin triomphé, et lui avait livré passage après avoir allumé sa lampe de chevet. Il se doutait bien qu'il n'existait pas d'autre moyen d'avoir la paix.

Aussitôt que la porte fut ouverte, All lui sauta aux jambes en donnant les signes de la plus vive agitation. Vince avait laissé une telle autonomie dans les mouvements de All – tout en les dirigeant globalement – que d'Espart fut abusé et crut que Vince, annihilé, n'était pour rien dans ce comportement d'apparence purement animale. Il suivit la bête qui le conduisait en avant, vers l'escalier, et parvint ainsi jusqu'à la porte d'entrée.

D'Espart, intrigué, prit d'abord la précaution d'affermir son ascendant sur la bête, afin de lui interdire toute nouvelle fugue. Ceci fait, il ôta les verrous et tourna la clef dans la serrure.

Il n'avait pas encore tiré le battant vers lui quand une poussée extérieure le lui rabattit au visage. Comme il retrouvait son équilibre, quelqu'un se rua dans la maison et lui appliqua sur le nez un tampon imbibé de chloroforme.

Il ne se débattit guère.

Lorsque d'Espart reprit conscience, le jour se levait. Depuis des heures, All trottait de long en large avec impatience : Vince avait suivi confusément – en liaison avec son vrai corps – les tentatives de meurtre dont sa famille avait été l'objet. Il bâtissait peu à peu un plan dont il ne pouvait faire comprendre les grandes lignes à l'évadé en raison de l'absence de langage entre eux. Les messages qu'il avait reçus du prisonnier étaient restés trop informes, trop élémentaires pour constituer un échange de pensées. Vince se félicitait malgré tout d'avoir pu garder avec lui un contact suffisant pour guider son action… À présent, la police recherchait le fuyard dans la ville et sur les routes… mais avant qu'elle vînt justement chez d'Espart dont elle ne connaissait pas la retraite, il passerait bien assez de temps pour que Vince pût mettre son plan à exécution.

Crane s'était à demi assoupi dans un fauteuil, après avoir pris la précaution de ligoter solidement d'Espart sur son lit. Il espérait que l'homme ne ferait pas preuve de quelque don supplémentaire qui les réduirait de nouveau tous deux à sa merci.

Comme l'aube commençait à poindre, et peu avant que d'Espart reprît connaissance, All quitta brusquement la pièce et reparut avec un bloc de papier blanc et un crayon. Crane, devant ces préparatifs insolites, retomba dans l'effroi qui ne l'avait pas quitté en prison, et se demanda encore une fois s'il ne rêvait pas.

Mais, avec application, et tenant son crayon comme un homme eût tenu le manche d'un couteau, All se mit à tracer sur le papier des caractères malhabiles que Crane, le cœur battant, vint essayer de lire à mesure…

*

* *

— Bravo, fit la voix légèrement pâteuse de d'Espart. Continuez donc tous deux à me divertir : je suis amateur de singes savants, et je ne puis qu'approuver les évasions… bien que je me réserve le droit de remettre les assassins entre les mains de la justice.

Crane et All s'étaient retournés ensemble vers le lit où d'Espart soulevait la tête pour les observer d'un regard narquois.

— Vous savez, Crane… commença-t-il.

— Vous savez vous-même que je ne suis pas Crane, mais Cavendish.

— Si vous voulez… acquiesça d'Espart en souriant. Je ne discuterai pas avec vous : le chloroforme rend mes idées nébuleuses… pour l'instant. Disons donc, Cavendish, que la police mettra sous peu la main sur vous, et qu'on vous fera proprement griller – que vous soyez pour quelque chose ou non dans les deux meurtres commis par Crane… meurtres qui en feront découvrir bien d'autres. Je ne vois pas, dans ces conditions, pourquoi vous vous obstinez à suivre les enseignements de cette bestiole, si même elle cache un esprit à peu près humain…

— Vous ne voyez pas ? répliqua Crane. Eh bien, figurez-vous que le moment est venu pour vous de remettre les choses dans l'état où elles étaient avant que vous ne veniez faire tout marcher de travers.

D'Espart sourit froidement.

— Je ne demande pas mieux… dit-il, mais lorsqu'une telle chaîne est forgée, il n'existe pas de moyen de la rompre.

— C'est ce que nous allons voir… fit Crane. Mais avant tout, j'aimerais vous entendre raconter comment vous vous y êtes pris pour obtenir un tel

résultat. Je suppose que vous êtes complètement fou, mais cela ne m'explique pas les moyens que vous avez employés. Je ne veux pas croire, je ne crois pas qu'il y ait véritablement eu transfert de personnalité à travers un singe qui servirait à chaque fois en quelque sorte de catalyseur. Il s'agit à mon avis d'un résultat spectaculaire obtenu grâce à vos dons d'illusionniste.

— Oui ? fit d'Espart en accentuant son sourire. Demandez donc à votre catalyseur qu'il vous dévoile, papier et crayon en patte, comment un illusionniste *dirige la foudre* et incendie les maisons comme si elles étaient faites d'amadou…

All frissonna et jeta vers d'Espart un regard effrayé. Crane nota cette attitude. Il en conclut que les déclarations de d'Espart recouvraient un fond de vérité – ce qui heurta l'esprit scientifique de Cavendish.

— Tout s'explique toujours… à plus ou moins longue échéance, dit-il pour se donner du courage. Et puisque vous êtes si bavard, donnez-nous donc votre version personnelle avant que nous vous imposions notre solution.

D'Espart lança un coup d'œil vers la fenêtre et réprima un mouvement d'humeur. L'aube s'était transformée en un jour gris et terne, et l'homme ne semblait pas apprécier cette transformation.

— Je possède suffisamment d'atouts, dit-il en retrouvant son sourire, pour vous apprendre que le jour m'est défavorable. Mais attendez la nuit prochaine, et vous verrez si l'on se moque de moi impunément.

Il les observa alternativement et poursuivit :

— Croyez-le ou non, cela m'est égal… mais je suis effectivement le descendant d'un émigré français établi à Salem à l'époque où cette ville n'était qu'un petit fort entouré de palissades. Mon ancêtre joua un rôle dans l'affaire de sorcellerie qui rendit la région célèbre, mais ce rôle resta ignoré, et les aptitudes spéciales qui lui furent dévolues se sont transmises jusqu'à moi par un jeu banal en rapport avec l'hérédité. Je pourrais inventer toutes sortes de fables concernant mes rapports personnels avec le diable… mais la vérité est plus simple : avec quelques autres personnages assez doués, répartis à travers le monde, je possède un sens, peu développé chez les gens ordinaires, qui me permet de modifier l'état électrique de ce qui m'entoure, aussi bien de l'atmosphère que celui des cellules animales. Des dons analogues, qui ne relevaient ni du charlatanisme ni de l'intervention infernale, ont conduit certaines gens au bûcher au cours des siècles passés…

Il hocha la tête d'un air réprobateur :

— Actuellement, il est heureux que le public n'ait plus de ces superstitions… au moins celui des villes, ce qui me permet d'exercer mes talents avec une certaine légèreté d'esprit.

Il se tut, et reprit avec animation :

— Voyez-vous, il n'est plus question dans votre cas à tous deux, de *migration* de la personnalité, mais de *stimulation* à distance, d'un corps par l'esprit d'un autre – avec sensation spatiale *d'habiter* cet autre corps… Il n'y a là rien de surnaturel. Tout au plus pouvez-vous me reprocher ce que vous appelleriez un « mauvais usage » de mes dons, en vous insurgeant contre ma méthode qui consiste à faire exécuter des innocents pour donner une longue vie aux coupables. Je regrette : c'est ma vision personnelle des choses. La société humaine est si mal faite que je suis convaincu d'obéir aux normes en la rendant plus absurde encore.

Crane resta muet une longue minute.

— Et le rôle du singe, dans tout cela ? dit-il enfin.

— Un relais… fit d'Espart aimablement. Un simple relais. Vous savez, tout cela n'est qu'une histoire de transfert d'électricité, en définitive. Vous aviez un peu raison de déclarer tout à l'heure, que tout s'explique toujours… Une petite histoire d'électrons, vous dis-je…

Pendant le discours de d'Espart, Vince qui avait commencé d'écrire se rendit compte qu'il n'était plus seul à prendre les initiatives en utilisant le corps de All. Quelque chose d'étrange et de puissant, quoique informe et inintelligible, apparaissait dans le cerveau du singe. Des sentiments et des impulsions qui donnèrent confiance à Vince, qui lui firent penser à la présence d'un allié.

C'était tout autre chose que les messages télépathiques qu'il avait reçus de Davon ou de la prison d'État. Une impression de contiguïté, de superposition. Il dut admettre que All, peut-être en raison des directives humaines qui avaient mis en service tout ce que son cerveau présentait de cellules disponibles, accédait à une pensée supérieure – non verbale mais autonome.

En fait, c'était la première fois qu'un contact sérieux s'engageait entre l'animal et celui qu'il abritait. Vince crut comprendre que All, ayant franchi les degrés qui séparent le primate de l'homme, ne s'accommodait plus de sa condition et mettait au service de son actuel parasite les dons personnels qui l'avaient fait remarquer par d'Espart. Vince fut bientôt convaincu que All pouvait l'aider de façon efficace, contre d'Espart ; il comprit en même temps, avec chagrin et admiration, que cela signifiait la mort pour All. Le premier geste de la bête accédant à la pensée humaine serait un geste de sacrifice.

Vince orienta dans ce sens le plan qu'il soumit à Crane, sans faire mention devant d'Espart de son nouvel allié.

CHAPITRE VI

Il n'y avait pas eu de phrases. Pas de mots, aucun langage intérieur. Seulement une sorte d'intuition qui mettait Vince en prise directe avec son hôte. Cela dura fort peu de temps, mais nul entretien n'eût apporté plus d'enseignements en une heure.

Après cette singulière communication, Vince ne sut faire le départ entre ce qu'avait contenu sa mémoire et ce qui venait de lui être fourni. Mais il était désormais au courant d'une foule de détails que d'Espart n'eût pas volontiers admis. Des détails qu'il possédait comme s'il avait lui-même assisté aux événements, ou comme si quelqu'un les lui avait projetés sur un écran.

Il était évident que All, déjà unique à l'origine par ses caractéristiques étranges, avait acquis une conscience humaine après les passages successifs de ses hôtes, et plus qu'une conscience, une aptitude à tirer le maximum de son petit cerveau. En retrait par rapport au tourbillon mental du singe, Vince avait songé encore une fois aux associations qui se forment dans le cerveau humain. « Ces associations pourraient être bien plus riches et bien plus nombreuses, si nous savions vraiment tirer parti de nos deux milliards de cellules cérébrales… » avait déclaré un jour le prof. de sciences. Vince se disait que, l'homme utilisant dix millions de cellules par exemple, si All en possédait cent millions seulement au lieu de cent milliards, il pouvait en utiliser plus de dix millions et surpasser l'homme avec un instrument plus sommaire.

*

* *

Tout d'abord, d'Espart à Salem, un certain nombre d'années auparavant. La vision d'un mince personnage au regard fiévreux. D'Espart avait toujours eu quelque chose d'un peu théâtral, de ce cabotinisme de bonne foi qu'on remarque chez certains prestidigitateurs : l'homme avait été marqué, dès sa jeunesse, par les bizarres aptitudes qu'il s'était très tôt découvertes. D'abord limitées à quelques amusants phénomènes électriques, on aurait pu croire qu'elles relevaient de certains tours habiles, comme on en voit exécuter sur les scènes de banlieues par des charlatans solennels aux vêtements lustrés. D'Espart avait du reste suivi cette voie durant quelques années, désespérant d'en sortir.

Il vivait à Salem et faisait des tournées dans les petites villes avoisinantes. Le lieu où il exerçait ses talents l'avait amené à corser un peu la présentation de ses tours : il prétendait que la sorcellerie jadis florissante en cet endroit se trouvait représentée de nos jours, et qu'il l'incarnait lui-même en tant que descendant d'un d'Espart ayant fait commerce avec le diable.

Bien entendu, il ne croyait pas lui-même à cette fable ; mais ses dons allaient en s'affirmant, et il vint un jour où il commença à se poser avec

inquiétude des questions sur leur origine. Particulièrement le jour où il réussit à enflammer un morceau de papier à distance.

L'événement ne fit pas grand bruit, car personne ne crut à autre chose qu'à une séance de prestidigitation assez brillante, ou à une suggestion collective. Lui seul savait à quoi s'en tenir, ce qui le porta à une méditation où se glissait lentement quelque chose de malsain.

À peu près à cette époque – que ce fût le résultat du hasard ou bien les conséquences d'une certaine ressemblance entre leurs anomalies – d'Espart rencontra All. Le singe n'était âgé que de quelques mois. Un voyageur venait de le rapporter d'Afrique Occidentale. Il le perdit aussitôt et ne le retrouva jamais : la bestiole se glissa hors de la voiture arrêtée par un feu rouge non loin de la salle de cinéma où ce soir-là se produisait d'Espart.

*

*   *

All, que l'on cherchait sur les trottoirs, s'était prestement introduit dans le cinéma où, à la faveur de l'obscurité, il avait pu atteindre l'extrémité de la scène et se dissimuler sous le rideau. Seul, un spectateur avait dit, d'une voix étouffée :

— Oh ! Un gros rat !

Ce qui avait fait sursauter sa voisine. Mais comme à cet instant d'Espart faisait jaillir, entre son index et une chaise de fer, une étincelle crépitante de dix bons centimètres, l'incident n'avait pas eu de suites.

La représentation terminée, d'Espart se dirigeait, à travers les coulisses vers la porte réservée aux artistes, lorsqu'il entendit derrière lui un petit cri étouffé. Il se retourna et vit All. Le singe dressé sur ses pattes de derrière, le regardait en découvrant ses canines. Il semblait partagé entre une immense envie de s'approcher de l'homme pour se faire caresser, et une sorte de répulsion hostile. Sa fourrure hérissée se nimbait de minuscules aigrettes violettes.

Médusé, d'Espart le regardait sans trouver la force de bouger.

« J'ignorais à quel point j'avais raison, songeait-il, lorsque je prétendais descendre d'un sorcier… Cette bête est plus étrange encore que moi, et si je croyais au diable… »

Il devait par la suite osciller entre deux suppositions : tantôt, il se croirait effectivement l'allié du malin, tantôt, il reviendrait à sa théorie première : monstre électro-biologique. Mais à ce moment, ses pensées prirent un autre cours. Il se sentait vieillir, et ne parvenait pas à s'échapper à la médiocrité. La vieille De Soto qui l'attendait dehors donnait encore plus que lui des signes de fatigue. Et voilà que – providentiellement ou non – un autre phénomène vivant se présentait à lui. Il pressentit que, aidé par la présence du singe à ses côtés, il réussirait des exhibitions propres à couper le souffle au public le plus cuirassé.

— Viens ! dit-il doucement… Viens vite…

All se laissa tomber à quatre pattes et s'avança, tandis que son pelage se couvrait d'étincelles. D'Espart le laissa grimper le long du vieil habit noir exigé par les représentations. Quand le singe fut installé sur son épaule, il quitta les coulisses en hâte.

*

*   *

La première représentation que donna d'Espart avec son nouveau partenaire avait été mûrement préparée. Elle fut si étrange et si inquiétante que plusieurs spectateurs quittèrent la salle. Le lendemain, de bonnes âmes terrifiées par les flammes de l'enfer assiégèrent les autorités religieuses de toutes confessions, qui furent mises dans l'obligation de réagir en sous-main. Dès lors, les directeurs des salles de spectacles eurent à choisir entre quelques séances lucratives suivies d'une quarantaine sans défaillance, et la poursuite des affaires habituelles. La région ayant oublié le goût du risque depuis trois générations, on s'arrêta au choix le moins dangereux et d'Espart vit se fermer toutes les portes devant lui.

L'opinion publique devait refléter au moins une partie de la vérité, car la solution à laquelle s'arrêta alors d'Espart révélait une tendance maléfique. Si le diable n'y était pour rien, il n'en restait pas moins que l'homme devenait dangereux par son orgueil et le peu de cas qu'il faisait des gens ordinaires. Peut-être ces détestables impulsions n'eussent-elles pas pris l'envergure qu'elles allaient atteindre si le public ordinaire, précisément, avait réagi d'une façon moins timorée. Peu importe, le résultat final se profilait déjà sur l'avenir, car le singe venait de montrer fortuitement que ses monstruosités personnelles dépassaient de loin celles de son maître.

Un spectateur avait déclaré « s'être identifié » à la bête…

*

*   *

Ainsi se tissait dans l'ombre une toile dont d'Espart lui-même n'avait pas prévu le dessin tortueux. D'abord limité à ses capacités spéciales, il avait seulement espéré les accroître en s'aidant du singe. Il s'avérait que les choses allaient prendre une autre tournure : que ce fût le résultat de ce bizarre couplage, ou bien que la bête seule en fût capable, les phénomènes auxquels le public avait assisté ne se limitaient plus à des échanges d'électrons entre un organisme et un monde inanimé. Ils se traduisaient à présent par ces mêmes échanges entre deux organismes distincts. (Vince, tout précoce qu'il fût en matière scientifique, ne comprit pas ce point. Il en parla plus tard à Cavendish…) Cela devait amener un bouleversement, non pas des personnalités, mais des angles de vision. Non pas une permutation vraie entre deux êtres, mais une double illusion sensorielle complexe et cohérente qui donnait la conviction d'un changement de personnalité, ou plutôt, d'une incarnation dans un autre corps que celui dont on avait toujours perçu les limites familières.

Averti de ce nouveau prodige, d'Espart se l'expliqua tant bien que mal à lui-même, n'en retenant surtout que les aspects propres à faire fructifier ses affaires en un moment où la décision des directeurs de salles de spectacles le réduisait à l'indigence.

Bien entendu, il avait d'abord songé à changer d'État, à aller se produire ailleurs, dans une région où les portes s'ouvriraient devant lui au lieu de se fermer. À l'étranger au besoin.

Mais il lui sembla que les nouvelles perspectives soudain dévoilées, mèneraient à quelque activité plus lucrative. L'orgueil et la rancune venaient appuyer cette idée, reléguant bientôt au second plan la cupidité. Il se déclara ennemi public à sa manière et se mit à fréquenter de loin la pègre des grandes villes – sans jamais s'y afficher. En même temps qu'il expérimentait les capacités de All, il faisait appel à l'habileté d'un faussaire pour se procurer tout un éventail d'identités fantaisistes, banales ou

ronflantes.

Ce faussaire se nommait Jerry Albright. D'Espart en fit le premier maillon de la chaîne qui menait à Vince.

*
*   *

Dès le début, d'Espart constata que le transfert s'opérait instantanément lorsque l'homme était consentant. Sans doute le refus, ou une acceptation ironique, élevaient-ils une barrière de charges dans le système nerveux du sujet, barrière infranchissable qui faisait échouer la tentative. C'est pourquoi il fut amené à placer ses victimes dans une situation assez désespérée pour qu'elle entraînât un consentement plus profond, même si ce consentement demeurait entaché de scepticisme.

Le maillon suivant devait se fermer seul : All était placé d'une manière ou d'une autre auprès d'un individu *qui ne se méfiait de rien,* qui n'opposait aucun refus à une éventualité totalement inconnue de lui, alors que le personnage enfermé chez All (ou qui croyait l'être) n'aspirait qu'à retrouver un corps humain, fût-il étranger. Un courant se créait spontanément et, bien que plus lent, aboutissait au même résultat.

Premier maillon, Albright anima un corps très acceptable, et ne s'en plaignit pas à d'Espart, avec lequel il resta en relations amicales malgré le mauvais tour que celui-ci lui avait joué afin de le contraindre à tenter l'aventure.

Mais le propre corps d'Albright se trouva comme déshabité et la police le remit aux psychiatres, qui virent en lui un schizophrène à la dernière période de la maladie. En se référant aux antécédents d'Albright, les médecins se heurtèrent à un obstacle bizarre : il s'agissait d'une schizophrénie à évolution foudroyante, qui semblait avoir mené le malade de la lucidité à l'état de mort vivant… en quelques heures. Cela ne s'était jamais vu. Mais comme cela était, on enferma Albright et on commença de le nourrir de force. On fit aussi des communications à diverses Sociétés Savantes.

Le corps du faussaire mena dès lors une vie purement végétative tandis que sa pensée en faisait mouvoir un autre.

Ainsi, d'Espart forgea plusieurs maillons, héritant de sommes importantes au passage. Mais la preuve de sa puissance lui importait plus que les avantages qu'il en retirait. L'assouvissement de sa haine contre la société en général entrait aussi pour une part dans sa satisfaction.

Il fut bientôt las de sa rancune, et l'exercice de sa puissance devint monotone… mais il s'était lui-même enferré au centre du tourbillon qu'il avait provoqué. Bien que sa raison n'eût pas souffert des plans qu'elle élaborait, il continuait de remplacer quelquefois son interprétation rationnelle des faits par un appel aux forces obscures qu'on l'avait accusé de servir.

Il en vint à s'édifier une mystique personnelle où certaines croyances coloraient ces raisonnements… mais dont la fonction était de justifier la poursuite d'une activité qui ne l'intéressait plus que par instants. Cette mystique ne suffisait pas : il essaya d'introduire quelque variété dans le jeu des échanges.

Ainsi, il fit mouvoir le corps d'une femme par la pensée d'un homme, et inversement. À ce propos, il eut l'occasion d'observer – lorsque la femme gardait sa raison au cours du transfert, ce qui était rare – que le

comportement d'un organisme de sexe donné était régi bien plus par sa structure physiologique que par sa psychologie, qui n'était qu'un sous-produit : lorsque un corps de femme était dirigé par une pensée masculine, le conflit engendrait une névrose, mais les comportements élémentaires restaient de type féminin ; l'inverse était également vrai, mais la névrose se transformait alors très vite en une psychose irréversible. Une seule fois, d'Espart assista à la virilisation apparente d'une femme dirigée par un cerveau d'homme : ses seins diminuèrent de volume et il lui vint une ombre de moustache. Mais tout régressa en quelques jours.

Au cours de ces expériences, d'Espart prit toujours soin de rester dans l'ombre : il savait que le déséquilibre engendré diminuerait ou abolirait chez les sujets la crainte de l'hôpital, qu'ils iraient jusqu'à porter plainte et tout conter par le menu. Le danger n'était pas bien grand, puisque personne ne les croirait, mais d'Espart redoutait la convergence sur sa personne de plusieurs récits, même considérés comme délirants…

C'est à la suite d'une tentative de cet ordre qu'il se proposa de jouer les Méphisto. Il n'alla pas jusqu'à proposer l'opération à un vieillard, afin de ne pas dispenser à l'individu choisi un trop grand bienfait… Il décida seulement de donner un corps d'adolescent à une canaille d'une quarantaine d'années. Ce fut Gregory Crane, et ce fut Vincent Moriarty.

Mais auparavant, il métamorphosa Jannings en Cavendish. Il disposerait ainsi d'un honnête homme, qu'il pourrait vêtir de la peau d'un tueur condamné.

Quant au meurtre de Henderson, c'était le seul crime que d'Espart eût personnellement commis. Encore les événements s'étaient-ils déroulés en dehors de sa volonté.

Il avait quitté Marlowe peu de temps avant de se mettre à la recherche de Crane. Comptant sur l'efficacité de la carte du FBI qu'Albright avait naguère imitée, il n'avait pas cherché à dissimuler son passage au portier du building en suivant des chemins que le singe eût malaisément empruntés…

Mais dans le corridor du seizième étage, All s'était introduit chez Henderson par la porte entrouverte. Un tumulte s'en était suivi et d'Espart avait pénétré à son tour dans l'appartement. L'homme avait acculé la bête contre un divan et une table et se préparait à lui fracasser la colonne vertébrale. D'Espart portait toujours sur lui, en guise d'armes, un sachet de poivre rouge et une mince cordelette. Il avait étranglé Henderson par-derrière, sans bruit, sans cris, sans lutte, sans témoin.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ingénieur jeta à gauche et à droite un coup d'œil rapide avant de sortir de sa villa. Il avait remarqué, depuis une quinzaine de jours, la discrète surveillance dont il faisait l'objet de la part de la police.

Aucune silhouette suspecte en vue. Il se dirigea vers sa voiture, une Buick noire parquée à une cinquantaine de mètres. Tout en marchant, il agitait un problème désagréable.

— Encore heureux, songea-t-il, que d'Espart ne m'ait pas doté, moi, Jannings, d'un corps marié… À plus ou moins brève échéance, j'aurais été obligé de supprimer la femme… ou peut-être simplement de divorcer, après tout. Mais telles que les choses se sont passées, ce Cavendish exerçait un métier beaucoup trop absorbant pour mon goût. Et rien à faire pour quitter l'entreprise sans crier gare, tant que les flics auront les yeux sur moi. Non qu'ils découvriraient la vérité, bien entendu, mais parce que je ne pourrais me mettre en rapport avec personne sans qu'ils en soient informés. Et adieu la réussite. Quelle idiotie, avec ce racket abandonné, qui ne demande qu'à se remettre en route !

Quelqu'un surgit de derrière une voiture arrêtée, et lui barra le chemin en s'adressant à lui entre haut et bas :

— Ne faites pas d'histoires… dit l'homme. C'est notre intérêt à tous les deux.

— Crane ! souffla l'ingénieur.

— Je ne suis pas plus Crane que vous n'êtes Cavendish. Vous n'ignorez pas que Cavendish, c'est moi. Montez donc dans cette Oldsmobile, sinon, je me trouverai dans la pénible obligation d'utiliser le revolver que j'ai dans la main. Je regretterai mon corps, mais je n'hésiterai pas – et vous, vous n'aurez plus le loisir de regretter quoi que ce soit.

Il bluffait, sachant bien depuis les révélations de d'Espart que s'il tirait il avait toutes les chances de se tuer lui-même. Qu'adviendrait-il du corps appartenant à Crane, dans ce cas ? Le jeune Vincent se trouverait peut-être aussitôt libéré, « exorcisé », et le véritable Crane reprendrait peut-être le contrôle sur son organisme propre… De toutes manières, l'évadé – contrairement à All – n'avait nulle envie de se sacrifier pour que tout

rentre dans l'ordre. Maladroitement, mais d'une façon suffisamment lisible, All lui avait communiqué par écrit une méthode qui permettrait peut-être d'atteindre ce résultat, et d'Espart s'y était prêté semi par vanité incrédule, semi par impatience d'être libéré de ses liens.

Pourtant, l'ingénieur, qui n'avait pas assisté à la joute entre d'Espart et ses victimes, n'entra pas dans ces subtilités et prit pour argent comptant les menaces de son agresseur. Il monta dans la conduite intérieure qu'on lui désignait, sans imaginer ce que l'on se proposait vraiment de faire de lui. Ses hypothèses s'arrêtèrent très rapidement à une banale tentative de chantage, à laquelle il répondrait facilement. Crane fuyait sans doute devant la police depuis son évasion, et son arrestation prochaine ne faisait pas de doute.

Il eut cependant un mouvement d'effroi en montant dans la voiture : sur le siège arrière, un petit singe roux qu'il connaissait bien le regardait fixement.

*

*   *

La voiture sortit de Chicago et prit la direction du Nord. De son poste d'observation, All surveillait tous les mouvements du prisonnier afin d'avertir le conducteur s'il faisait mine de l'attaquer. Quoique le faux Cavendish acceptât ce voyage sans chercher à se révolter, All abandonna la banquette arrière, de laquelle il n'avait qu'une vision insuffisante de ce qui se passait sur les sièges avant, et vint se percher sur le dossier, entre les deux hommes.

— Ainsi, dit l'ingénieur en affectant de sourire, vous vous êtes retrouvés, tous les deux… Vous semblez faire une paire d'amis. Mais ne croyez-vous pas, Crane…

— Cavendish, coupa le conducteur.

— … Ne craignez-vous pas, Cavendish, que cette sale bête vous trahisse ? Je suppose que vous n'êtes pas sans savoir quel rôle elle joue dans cette chaîne ?

— Je suis au courant de tout, mieux que vous, répondit sèchement Cavendish, avec la voix glacée de Crane. Aussi, je n'ai nul besoin de vos soi-disant avertissements. Gardez votre esprit au repos. Vous en aurez besoin. Et souvenez-vous que je ne suis pas seul à vous surveiller du coin de l'œil. Si vous tentez le moindre geste contre moi, vous risquez trois choses : que nous allions tous nous écraser sur un arbre, que je vous tire dessus, que le singe vous aveugle. Tenez-vous-le pour dit. Et maintenant, taisez-vous.

*

*   *

Le voyage se poursuivit avec une monotonie trompeuse, les passagers de la voiture restant constamment sous une tension qui risquait d'éclater d'un instant à l'autre.

À une trentaine de milles de Chicago, le conducteur laissa échapper une exclamation de désespoir, à laquelle répondit le rire satisfait du prisonnier : au loin, l'autoroute était barrée par plusieurs voitures, et on voyait s'agiter devant elle les uniformes des policiers.

— Un barrage ! s'écria le pilote. J'aurais dû prendre une autre route,

Vincent…

Jannings s'étonna du prénom et regarda le singe qui ne donnait pas l'impression qu'on s'était adressé à lui. Mais le faux Cavendish se réjouissait trop de cette intervention qui allait le libérer pour s'attarder devant un problème aussi secondaire.

— Eh ! oui, dit-il, sarcastique. Vous allez retourner en prison, mon cher Crane…

Il appuya sur le nom.

— Vous retournerez en prison pour n'en plus sortir. Et cette bestiole ira en fourrière… à moins qu'elle se débrouille pour retrouver son maître…

Il se tourna vers le singe :

— Ton maître… d'Espart, hein ? D'Espart, qui me connaît bien sous le nom de Jannings…

L'animal, ramassé sur le dossier, ne semblait pas entendre. Il fixait, à travers le pare-brise, le barrage que la police avait dressé.

— Qu'est-ce que… commença Jannings. La fourrure de All se hérissait à tel point qu'on l'eût pris pour un porc-épic, et des grésillements légers la parcouraient.

*

* *

La voiture ralentit. Un policier en uniforme se pencha à la portière avec un salut. Il avait un regard sans expression qui surprit le conducteur et inquiéta le prisonnier.

— Tout va bien, naturellement, dit le policier d'une voix sans timbre. Je… je ne vous ferai pas l'injure de vous demander vos papiers d'identité… Vous pouvez passer.

Il évitait de regarder le conducteur.

— Mais c'est Crane ! Gregory Crane, qui m'a enlevé… Je suis Cavendish… Il vient de s'évader de la prison centrale de l'Illinois… se mit à crier Jannings.

Il ouvrit la portière pour descendre sur la route lorsque le policier, du plat de la main, la referma.

— Mais non… dit-il, vous faites erreur… Veuillez circuler. Il ne faut pas descendre.

Il fit un grand geste à l'adresse des autres, qui s'écartèrent. Les voitures de la police reculèrent sur les bas-côtés, laissant le champ libre.

*

* *

Ahuri par le comportement stupéfiant des policiers, le conducteur appuya sur l'accélérateur et reprit de la vitesse avant que son prisonnier n'ait eu le temps de sauter hors du véhicule. Toujours ramassé sur le dossier avant, le singe perdait peu à peu cette allure de pelote d'épingles qu'il avait eue.

— Chaude alerte… murmura Crane en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Le policier avait l'air d'un somnambule…

Il passa sa main sur la tête de All, et la retira avec un cri, cependant que la voiture faisait une embardée.

— C'est un cyclotron, cette bestiole… dit-il en frottant sa main endolorie sur la jambe de son pantalon.

Jannings garda le silence. Il se bornait à examiner All d’un œil terrifié.

— Allons… fit Crane en ralentissant. Il faut empêcher cette crapule de mettre tout à profit pour s’enfuir.

Il se rangea sur le bas-côté et tira de la boîte à gants une cordelette.

— Ne cherchez pas à résister, dit-il à Jannings. N’oubliez pas que j’ai les muscles de Crane et que vous avez les miens. Vous n’êtes pas de force… Au besoin, je suis toujours capable de vous loger une balle dans la tête.

All, enfin détendu, poussa un petit cri satisfait.

*

*   *

À la fin de l’après-midi, l’Oldsmobile dépassa un cabriolet dans lequel Vincent reconnut Morton et Ruth. La sourde inquiétude qui ne l’avait pas lâché depuis qu’il avait eu connaissance du danger auquel ils étaient exposés, s’évanouit et fut remplacée par une joie débordante. Il reprit un instant son empire sur All, qui l’avait dominé durant la traversée du barrage de police, et ce fut lui le responsable des gambades qu’exécuta le singe sur le siège arrière.

Il retrouva son calme pour réfléchir à ce qu’il s’était passé. Il n’ignorait pas qu’un drame avait été évité la nuit précédente, mais comme il ne recevait pas de messages de Ruth ni de Morton, il avait éprouvé les pires craintes à leur égard. La question était résolue : ils avaient échappé à leur tour au crime déguisé en accident.

Mais ce qui le frappait le plus profondément, c’était l’affirmation soudaine d’une personnalité puissante, à mi-distance entre l’homme et l’animal, qui l’avait totalement subjugué et enfermé dans un réseau de pensées sans réplique. Il se souvenait aussi d’une sorte d’atmosphère mentale traversée d’éclairs.

C’était donc cet animal extraordinaire, capable d’accéder au comportement humain le plus efficace et de le dépasser de loin, qui avait décidé de l’aider au péril de sa vie… À présent, All demeurait retiré au fond de lui-même. Il ne manifestait rien d’autre que des sensations de faim, des rapports d’images relevant des plus simples réflexes. Il n’était plus question de domination, pas même de dialogue. All se réservait pour la bataille décisive, où Vince l’avait amené sans espoir de succès.

À la sortie de Davon, la voiture s’arrêta auprès d’un collégien qui flânait sur le trottoir, et que All avait désigné à Crane. Le chloroforme et le crépuscule aidant, le jeune garçon fut jeté sans dommage à l’arrière de la voiture de d’Espart qui repartit à tombeau ouvert en direction de Chicago.

En cours de route, le conducteur stoppa à l’entrée d’une petite ville et pénétra dans un bar. Au téléphone, il forma le numéro du Q.G. de la police de Chicago et appela le lieutenant Gowers, avec lequel il eut une longue conversation. Il semblait avoir beaucoup de peine à le convaincre d’accepter ce qu’il lui proposait, mais il raccrocha avec une satisfaction visible, paya avec l’argent de d’Espart, et regagna la voiture où flottait une subtile odeur de chloroforme.

L’Oldsmobile se remit en route vers le Sud.

CHAPITRE II

Dans la soirée, l'inquiétude s'empara des Moriarty : Vince aurait dû être de retour à l'heure du dîner. Son absence prolongée semblait d'autant plus suspecte que personne n'ignorait sa brouille avec Bentham et son gang. Ellen redoutait un accident, une fugue, une disparition définitive. Ruth craignait que Vince eût provoqué quelqu'un, qu'il se fût battu, qu'il fût blessé. Quant à Jack, il avait déjà peur que Vince eût tué l'un de ses camarades dans une crise furieuse et qu'il eût pris la fuite.

Au milieu du dîner, Ellen posa sa serviette et déclara qu'elle allait informer la police de la disparition de son fils.

— Hum… ! fit Jack incertain. Il vaudrait peut-être mieux attendre encore un peu… Il va sans doute rentrer d'un instant à l'autre…

— Nous n'avons que trop attendu. Tu sais bien qu'il est malade… répliqua Ellen en enfilant son loden gris.

Dans la chambre, Walter protesta contre quelque chose. Un courant d'air, un papillon de nuit sur les vitres, un rêve.

— J'y vais aussi, déclara Jack. Ruth restera et gardera Walt.

*
*   *

Nul n'avait aperçu Vince depuis des heures. Seule, Mrs. Hattaway, à qui rien n'échappait, affirma qu'elle l'avait vu passer sur le trottoir, devant sa boutique, au crépuscule. En dehors de cette déclaration qui n'avançait pas à grand-chose, les Moriarty ne purent recueillir aucun indice. Malade ou non, aimable ou odieux, Vincent restait leur fils, et Ellen refoulait ses larmes avec peine. L'officier de police leur conseilla d'attendre encore une heure ou deux avant de déclarer sa disparition et tenta, sans résultat, de les réconforter. À Jack qui lui demandait du bout des lèvres si aucun accident n'avait été signalé, il répondit par la négative. Le père de Vince n'osa pas parler de bagarre ou d'attentat et ils retournèrent chez eux le dos courbé.

*
*   *

Après plusieurs heures d'anxiété, Jack s'était assoupi, vaincu par la fatigue. Il eut un rêve étrange.

Il se tenait immobile dans une plaine immense et son regard pouvait faire le tour de l'horizon. Au-dessus de sa tête s'amassaient d'épais et sombres nuages, tandis qu'un vent aigre se levait. Il se mit à tomber une pluie jaune, une sorte de boue nauséabonde, et Jack toujours immobile se dit : « Il pleut des hommes. Les hommes sont retournés au limon primitif et le vent les charrie dans tous les ciels. » Il leva lentement une main et la vit ruisselante de ce limon vivant.

À mesure que son corps entier s'en couvrait, il se sentait mou, petit,

périmé comme un très vieux mollusque.

La vieillesse de toutes les espèces l'écrasait. Il fondait comme de la cire et se mêlait à la pluie.

Des milliers de voix murmurantes bruissaient autour de lui, en lui. C'était à travers la terre et le ciel un gigantesque adieu. Jack liquide, Jack coulant par nappes dans les rocailles, n'avait pas perdu la notion de son individualité bien qu'il se sentît dispersé, dilué au sein de ces innombrables agonies. Il savait qu'il en était ainsi de tous et que cette transition représentait le dernier pas vers le néant.

Un éclair rouge unit le sol et les nuages.

Dans l'ombre qui s'étendait, Jack sut que du fond de l'horizon venait une multitude d'êtres couronnés d'étincelles. Il sut qu'Ellen au loin disait : « Les voici. Ils nous rejettent et nous remplacent. » Et Ruth aussi disait : « Ce sont eux. Notre faute ou la leur… » Et Walter n'existait pas. Il n'avait jamais existé. Mais Vince était parmi les nouveaux venus. Il marchait d'un pas égal, et son singe le précédait en sautillant. Tous approchaient dans un halo de lumière violette tandis que les voix murmurantes s'éloignaient, se fondaient dans une inconcevable distance.

Jack se sentit soudain seul. Tout s'obscurcissait. Le silence tombait sur l'Univers, et la terre buvait le limon. Jack eut l'angoisse de la mort. Il s'éveilla et se dressa en sueur.

— Non, dit Ellen auprès de lui. Je n'ai rien entendu…

CHAPITRE III

Les liens étaient solides et artistement noués : on retrouva d'Espart dans la position où on l'avait laissé. Pourtant, les cordes utilisées portaient à plusieurs endroits des traces de brûlures, qui prouvaient que l'homme n'était pas resté totalement inactif…

Mais la défection du relais constitué par All diminuait considérablement son emprise sur les charges électriques, et il n'avait pas réussi à se défaire des liens. Lorsqu'il vit entrer le jeune garçon et l'ingénieur, poussés en avant par l'évadé, revolver en main, il comprit que le moment décisif était venu. Il reporta toute sa puissance de suggestion vers All, perché sur l'épaule de son ami. Très vite, il acquit la certitude de son échec : All ne répondait en rien à ses injonctions et se contentait de l'observer, avec un regard où l'on aurait pu deviner de l'ironie.

Les deux prisonniers furent ficelés sur des chaises, tandis que le singe surveillait attentivement leurs gestes et aidait à enrouler les cordelettes.

— Voici donc ce que nous avons décidé, dit enfin l'homme au revolver. Entre parenthèses, je vous félicite pour l'excellent état de votre voiture… vous voyez que nous sommes déjà de retour, bien qu'il soit à peine minuit…

Il mit le revolver dans sa poche, et se tourna vers le singe.

— L'animal ne vous obéira plus, enchaîna-t-il. Vous avez avantage à ne pas vous opposer à ce qu'il se propose de faire : il s'ensuivrait une lutte où vous perdriez la vie.

Cette fois, le bluff ne prit pas. D'Espart avait trop d'orgueil pour baisser aussi facilement pavillon.

— Essayez, dit-il d'un ton encourageant.

Il y eut un silence menaçant. Puis All se dirigea vers le lit, tandis que les deux autres prisonniers échangeaient des regards d'appréhension.

Le singe grimpa le long des couvertures et des cordes qui ligotaient d'Espart, et s'installa sur la poitrine de celui-ci.

— Comprenez-nous bien, fit l'évadé. Nous ne prétendons pas remonter toute la chaîne de crimes que vous avez assemblée maillon par maillon depuis Dieu sait quand… Nous avons seulement résolu de la rompre à notre profit.

Il s'assit au bord du lit.

— Voyez-vous, expliqua-t-il, nous sommes ici quatre, en dehors de vous. Il faut rendre à César ce qui lui appartient. All recevra Jannings, et je réintégrerai le corps qu'il m'a volé, tandis que Crane quittera la forme de Vincent Moriarty pour reprendre celle qui lui appartient, c'est-à-dire celle où je suis actuellement enfermé. Vince quittera All aussitôt que celui-ci sera prêt à recevoir Jannings. Vous voyez que la méthode est simple.

Il sourit vaguement :

— Si vous ne pensez pas y parvenir seul, All se chargera de vous y aider. Il risque même de vous déterminer à agir si vous faites la mauvaise tête.

D'Espart garda le silence.

— Gagner du temps, le maximum de temps… songeait-il.

En levant la tête, il vit que la fourrure du singe se hérissait.

*

*   *

Aucun des trois spectateurs ne se sentit le courage de dire un seul mot. Une tension étrange avait dressé aux quatre coins de la pièce d'invisibles éclairs dont on sentait la proximité sur la peau.

D'Espart, tous les muscles raidis, fixait intensément le singe, qui avait fermé les yeux et se tenait droit sur la poitrine de l'homme, tout son pelage hérissé et ondoyant, et malgré la lumière du plafonnier, on put voir éclater autour de la tête de All de petites étincelles violettes.

De bas en haut, avec un ronflement soudain, les doubles rideaux de la fenêtre s'enflammèrent et disparurent en laissant une cendre grise qui se mit à voleter à travers la pièce.

Un frôlement léger s'éleva derrière la porte, mais nul n'y prit garde, tant l'atmosphère chargée d'électricité pétrifiait les spectateurs depuis la commotion produite par l'incendie aussi soudain que bref.

D'Espart laissa retomber sa tête en arrière et ferma les yeux. Quelques secondes plus tard, All perdait l'équilibre, glissait de la poitrine de l'homme, puis le long du lit. Il tomba sur le parquet où il resta immobile, ses petites mains velues agrippées au couvre-lit.

*

*   *

Quelques instants passèrent encore, durant lesquels on eût dit que le temps s'était arrêté et que tout l'univers tenait dans la chambre silencieuse.

Puis Crane se leva avec lenteur et tira le revolver de sa poche. Il sourit du coin de la bouche :

— Eh ! dit-il, je crois bien que le babouin a gagné. Tu as oublié le principal, Cavendish.

Il fit tourner le revolver autour de son doigt passé dans le pontet et se mit à ricaner :

— Tout à l'heure, j'étais ligoté sur une chaise. Maintenant, c'est toi qui joues les saucissons. Et sans que personne n'ait bougé. Et grâce à toi. Tu ne trouves pas ça formidable ?

Vince tremblait dans ses liens. Il supportait mal cette réintégration soudaine dans son corps, ce changement de sensations, d'angle de vision. Il crut s'éveiller d'un rêve. Ses yeux allaient sans cesse de la haute silhouette de Crane au cadavre de All, foudroyé par sa victoire. Il regarda Cavendish, qui souriait :

— Voyons, dit Crane. Jannings est mort, puisqu'il devait remplacer le petit Vince dans la tête du singe, et que le singe est mort. D'Espart n'en vaut guère mieux. Ce que je ne comprends pas, Cavendish, c'est l'imbécillité monumentale que tu as commise en oubliant que si je reprenais ma place, j'allais aussitôt dominer la situation. Tu vas payer ça d'un pruneau dans le buffet. Après quoi, je supprimerai Vincent. Mais commençons par d'Espart qui ne sert plus à rien.

Comme il levait son revolver, une voix forte s'éleva derrière lui :

— Haut les mains, Gregory Crane… criait-elle.

Greg tira sur d'Espart et, se retournant avec la vitesse de l'éclair, tira à

nouveau vers Gowers qui se tenait dans l’encadrement de la porte. Le crachement sec d’une mitraillette se mêla aux détonations du 32 et Crane tomba en avant sans cesser de tirer.

CHAPITRE IV

Sur le trajet Davon-Chicago, Cavendish avait prévenu Gowers lors du coup de téléphone qu'il avait donné dans un bar. C'est ainsi que Gowers et ses hommes avaient tendus une souricière au logis de d'Espart, et n'avaient pénétré dans le bungalow – dont Cavendish n'avait pas fermé la porte – qu'au moment où les rideaux avaient pris feu derrière la fenêtre de l'une des chambres.

Cavendish redoutait que Gowers ne lui fît pas confiance, et n'intervînt avant l'instant opportun. C'était le point faible de son plan ; mais il savait par expérience que Gowers ne se sentait pas à l'aise dans cette enquête inextricable, et il se doutait que le lieutenant escompterait enfin une solution, quelle qu'elle fût, ce qui le porterait à respecter les termes de l'accord conclu par téléphone.

De fait, la police n'était intervenue qu'au bord même du gouffre.

Au Q.G., Cavendish prétendit ne rien savoir de l'évasion de Crane. Il se borna à inventer que, enlevé par le tueur, il avait réussi par ruse à téléphoner à la police alors que Crane revenait vers Chicago après avoir réalisé un second kidnapping. Quant à Vincent Moriarty, il déclara qu'il avait été pendant une quinzaine de jours en possession du singe – que Gowers ne connaissait que trop – trouvé par hasard à la porte de la demeure familiale ; que ce singe venait de s'enfuir pour retrouver vraisemblablement son ancien maître, et qu'il se pouvait bien en effet que son propre enlèvement fût en rapport avec la présence provisoire du singe chez lui… Pour le reste, il ne pouvait être d'aucune utilité à la police.

Gowers se frotta le menton et remit Cavendish et Moriarty en liberté.

— Je ne connaîtrai jamais le fin mot de cette histoire, se dit-il. Tout s'est passé entre Crane et d'Espart, et ils sont morts tous les deux. L'animal aussi, par surcroît. Au fond, je n'ai rien d'autre à faire que de clore l'enquête là où elle en est arrivée, c'est-à-dire à la mort des deux coupables.

Il accéda sans grande difficulté à la requête de Vince, qui désirait ramener chez lui la dépouille de la bête.

— Je reconduirai le jeune Moriarty chez ses parents, proposa Cavendish. Il paraît que son père possède à Davon une station-service, et j'aimerais lui proposer une affaire de vente d'accessoires, en rapport avec mon entreprise. Une sorte de magasin-pilote, dont l'exploitation pourrait s'avérer lucrative pour tout le monde.

Cavendish obtint l'autorisation de reconduire Vince à Davon, mais il avertit le jeune homme que son père recevrait une convocation d'ici quelques jours.

— Simple formalité… ajouta-t-il. L'enquête est virtuellement close, mais je ne puis abandonner la question du kidnapping sans qu'elle laisse la moindre trace dans nos archives. Bonne chance, Cavendish ! Quant à vous, Vincent Moriarty, je vous conseille de prendre quelques précautions sur le trajet qui mène du collège au domicile de vos parents. Les kidnappeurs

font souvent parler d'eux et leurs enlèvements ne se terminent pas toujours aussi bien, pour leurs victimes, qu'il s'est terminé pour vous.

Vince écoutait à peine. Il réfléchissait au moyen de faire oublier à sa famille les soupçons qui avaient pesé sur lui.

La Buick de Cavendish roulait vers Davon. Assis auprès du conducteur, Vince pleurait doucement en caressant le pelage roux du petit cadavre étendu en travers de ses genoux.

— Allons, fit Cavendish en lui donnant sur l'épaule une petite claque amicale, tu connais un garçon de ton âge à qui il est arrivé une aventure pareille ?

Vince eut un faible sourire à travers ses larmes.

*
*   *

— Savez-vous, Mr. Cavendish, dit Vince en caressant le pelage du singe inerte, que All m'a tout raconté, et que c'est grâce à lui que j'ai pu vous aider à inventer un plan ?

— Tout raconté ? répéta Cavendish en jetant un bref coup d'œil à Vince.

— Je veux dire que j'ai su toutes sortes de choses brusquement, sans comprendre vraiment d'où cela venait. Qui voulez-vous que ce soit, sinon All… ?

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis.

— Je me rends très bien compte, au contraire, Mr. Cavendish, rétorqua Vince. Vous admettez bien que toute cette histoire nous soit réellement arrivée, alors qu'elle est impossible et que tout le monde nous traiterait de fous si nous la racontions… Pourquoi ne voulez-vous pas admettre quelque chose qui n'est pas plus impossible, comme l'intelligence de All ?

— Ce n'est pas seulement d'intelligence, que tu parles, déclara Cavendish, mais d'une intelligence au moins humaine. Je ne conteste pas que les singes soient des bêtes intelligentes… mais de là à raisonner comme des hommes et à se faire comprendre par télépathie ou je ne sais quoi…

— Il avait bien des dons incroyables… Pourquoi n'aurait-il pas eu celui-là aussi ?

Les larmes revenaient aux yeux de Vince. Cavendish jugea inopportun de persister dans son scepticisme :

— Tu as peut-être raison, garçon, dit-il. Mais tu n'imagines pas jusqu'où cela nous mène !

Vince le regarda d'un air interrogateur :

— Cela nous mène, poursuivit Cavendish, à supposer que le singe ait eu depuis sa naissance une faculté intellectuelle latente – je dis latente parce que, au cours de mon passage chez cette bête, je n'ai pas noté la moindre réaction vraiment étonnante de sa part…

— Cela signifie en gros qu'il s'agirait d'un singe mutant.

Vince garda le silence un instant :

— Et d'Espart, dit-il. N'avait-il pas des points communs avec lui ?

Cavendish réfléchit, puis :

— Il faut bien admettre, dit-il, que dans les deux cas, on a affaire à des phénomènes. Tu connais l'existence des poissons-torpilles et des gymnotes ?

— Oui… Ils envoient des décharges électriques dans l'eau contre leurs ennemis…

— Eh bien, disons que d'Espart, à certains points de vue, était un homme-torpille. Il ne lançait pas d'éclairs, mais il condensait l'électricité atmosphérique où il voulait… All encore plus que lui. Évidemment, à partir de ces faits réels, on peut en expliquer d'autres d'une manière analogue : la possibilité de faire agir un corps à l'aide du cerveau d'un autre, par exemple, qui ne serait qu'une sorte de dérivation dirigée des courants nerveux… Et tout ceci est tellement extraordinaire quoique explicable, qu'on en vient aisément à parler de mutations…

— Chez les hommes et chez les singes, rappela Vince.

— Oui… peut-être… peut-être bien que nous allons revoir tout cela sous une autre forme dans les années qui vont suivre…

Cavendish n'avait pas encore connaissance du rêve qu'avait fait Jack. S'il en avait été informé, il aurait fait un rapprochement des plus inquiétants avec les conclusions qu'il venait lui-même de tirer des questions de Vince.

— Allons, conclut-il, nous allons trop loin. Qu'il nous suffise d'être sortis indemnes de cette aventure.

*
* *

À peu près à l'instant où Cavendish concluait ainsi, un schizophrène incurable nommé Albright levait lentement la tête au fond d'un hôpital de Chicago, et se mettait à parler à un infirmier stupéfait.

— Je suis guéri, dit-il avec netteté.

Dans son esprit qui se repeuplait lentement, une idée maîtresse prenait forme :

« Pour tout le monde, je dois être Albright, Jerry Albright… et non All Saint's Day. »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2 – 7024 – 0513 – 4

Quatrième de couverture

Ce que je veux ?

Son visage s'était légèrement transformé. Il semblait à présent attendre avec impatience quelque chose qu'il avait souhaité depuis longtemps. Une flamme glacée dansait dans ses yeux. Greg le regarda avec effroi : il s'était mis entre les pattes d'un fou furieux.

Je veux que vous choisissiez entre deux solutions. Ou bien vous restez ici, ou la police viendra vous cueillir dans quelques minutes… ou bien vous acceptez de vous incarner dans le corps de mon singe.

Allez au diable ! geignit Greg.

D'Espart éclata d'un rire discordant.

J'en viens… dit-il sèchement.

Le Masque

Fantastique

— Ce que je veux ?

Son visage s'était légèrement transformé. Il semblait à présent attendre avec impatience quelque chose qu'il avait souhaité depuis longtemps. Une flamme glacée dansait dans ses yeux. Greg le regarda avec effroi : il s'était mis entre les pattes d'un fou furieux.

— Je veux que vous choisissiez entre deux solutions. Ou bien vous restez ici, ou la police viendra vous cueillir dans quelques minutes... ou bien vous acceptez de vous incarner dans le corps de mon singe.

— Allez au diable ! geignit Greg.

D'Espart éclata d'un rire discordant.

— J'en viens... dit-il sèchement.

H. 52/6505/3 — Dépôt légal — Impr. 6418-5 — Ed. 8183 — 2e trim. 1976

Atelier Pascal Vercken